

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES - 11

MAX DORIAN et F. DE VAUX DE FOLETIER

LE COMTE
DE BUENOS-AIRES

nrf

3^e édition

GALLIMARD

J. de BOISGROLLIER

**LE COMTE
DE BUENOS-AIRES**

MAX DORIAN et F. DE VAUX DE FOLETIER

**LE COMTE
DE BUENOS-AIRES**

Quatrième édition

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*
Copyright 1937 by Librairie Gallimard

Lorsque, au début du dix-neuvième siècle, le gigantesque édifice construit en Amérique du Sud pour le compte de l'Espagne fut sur le point de s'écrouler, un homme tenta de s'opposer à sa ruine. C'était un Français. Il s'appelait Liniers.

L'Espagne le récompensa de deux titres magnifiques : du nom d'une grande capitale, Buenos-Aires; du nom d'une des plus belles vertus : Loyauté.

Les Argentins se souviennent de celui qui empêcha leur pays de devenir colonie anglaise. Mais ils ont longtemps hésité à honorer le héros qui faillit retarder l'heure de leur indépendance.

Les Français, eux, l'ignorent. Voilà pourquoi il convient de leur raconter l'histoire de Jacques de Liniers, comte de Buenos-Aires et comte de Lealtad.

Prologue

« Doucement, la droite! — Marche, la gauche! »

Les cavaliers ont exécuté, impeccable, le mouvement de la « caracole ».

« Par rangs de quatre! — Marche! »

Le lieutenant de Liniers reprend la tête du peloton.

Derrière lui, les « maîtres » du régiment de cavalerie Royal-Piémont s'en reviennent au pas, par la campagne aride que domine la cité gothique de Carcassonne.

Ils ont pimpante allure, avec le tricorne, l'uniforme bleu à revers jaunes, le gilet et le baudrier blancs.

Pour aujourd'hui, l'exercice est fini. L'of-

ficier, ses hommes rentrés au quartier, va pouvoir regagner son logement dans la Ville Basse. bercé par le dandinement du cheval, il réfléchit. Et ses pensées sont bien moroses.

... A Carcassonne, comme d'ailleurs dans n'importe quelle petite garnison de France et de Navarre, que peut faire un sous-lieutenant? En 1774, la France, après sept ans de guerre, est en paix, et il est peu probable que les trompettes de Royal-Piémont sonnent de si tôt, pour se diriger vers quelque frontière, le boute-selle :

*Lon, lon, la! Laissez-les passer,
Les Français dans la Lorraine,
Lon, lon, la! Laissez-les passer,
Ils ont eu du mal assez!*

Assurément, c'est un beau régiment, celui dont M. le baron de Talleyrand est colonel. Mais quoi! surveiller les reprises au manège, commander les évolutions, suivant les principes de M. de Melfort, veiller au pansage et au fourrage, est-ce pour cela que l'on s'est engagé à quinze ans?

*Ils ont traversé le Rhin,
Les soldats, un soir de victoire.
Sonnez, fifres et tambourins!
Ils ont traversé le Rhin!*

L'exercice fini, s'acquitter de quelques visites, jouer aux cartes, aller au café, conter les mêmes aventures, tâcher de ne pas faire trop mauvaise figure et de tenir à peu près son rang sans écorner exagérément une solde parcimonieuse. Voilà le programme d'aujourd'hui. Voilà celui d'hier. Voilà celui de demain...

Jacques de Liniers n'a que vingt ans, et déjà il s'ennuie. Il n'a pas de fortune; il est cadet. Ils sont neuf enfants dans la famille, et là-dessus quatre fils ont choisi l'armée, un cinquième sera d'église. Jacques de Liniers, sa carrière finie, avec le grade de capitaine ou de colonel, et la croix de Saint-Louis, n'aura que la ressource de se retirer chez son frère aîné, dans sa gentilhommière du Grand-Breuil, en Gâtine, à peu de distance de Niort. Il ne mènera pas grand train, bien sûr. Il devra s'estimer heureux s'il peut conserver un cheval et avoir des chiens. Alors, il s'en

ira chasser la bécasse et courir le loup. On l'appellera M. le Chevalier. La belle affaire, vraiment!

Décidément, il ne se sent pas fait pour cela. Ce n'est pas pour arriver à ce résultat qu'il a demandé à son oncle et parrain, M. de Brémond d'Ars, gouverneur d'Amboise, de le recommander auprès de M. de Talleyrand. Il a le cœur ardent; l'aventure le sollicite, et s'il la faut chercher sur mer, ou outre-mer, ce n'est pas pour l'effrayer! D'ailleurs, il n'est pas un novice. A peine ses premières études faites chez les Oratoriens, on l'avait envoyé à douze ans à Malte, aux ordres du grand-maître Ximénès. Malte était l'école de guerre de la noblesse d'Europe. On s'initiait, sur les navires de la religion, aux choses de la mer. Avant Jacques, sept Liniers ont été chevaliers de Malte. Lui-même a le droit de porter à un ruban noir la petite croix d'émail blanc. Et puis, son père était officier de marine, son grand-père avait été commandant d'un fort sur la côte de Guinée, aide-major à l'île de la Tortue et à Saint-Domingue; deux de ses frères sont marins; son oncle Alexis, cadet de son père, avait débuté très jeune dans la marine royale. Cet oncle, à vingt et un ans, avait passé dans l'infanterie pour suivre les

tambours du maréchal de Saxe, mais il avait conservé le goût et les manies de son premier métier, et ses soldats le surnommaient « l'Amiral ». A Lawfeld, comme il chargeait à la tête de sa compagnie, un boulet de canon l'aplatit à terre, une jambe emportée.

— Notre amiral est mort ! crient les soldats.

— Non, mes amis, répond le blessé qu'on enlève, ce n'est rien, il n'est que démâté.

Et Jacques de Liniers songe à ce que rapportent les gazettes : des armements se font en Espagne contre la Régence d'Alger. Là-bas, il y a trois siècles, un Liniers, dit le Maubruni, guerroyait, sous les ordres du duc de Bourbon, contre les pirates africains.

Voilà la solution. Passer au service de l'Espagne. Il y a des précédents, et le Roi Très Chrétien et le Roi Catholique sont, pour le moment, en bonne intelligence.



Un jour de mars, la décision est prise. Il suffit de trois lignes sur un papier blanc, adressées à M. le baron de Talleyrand, colo-

nel du régiment de Royal-Piémont, rue de l'Université, à Paris.

« Monsieur,

« Me trouvant dans la dure nécessité de cesser le service, j'ai l'honneur de vous en informer, afin que vous fassiez nommer à mon emploi. J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Chevalier DE LINIERS. »

A quoi bon s'embarrasser d'explications? M. de Talleyrand comprendra bien que si un Liniers quitte, à vingt ans, le service du Roi, ce n'est pas pour planter ses choux.

Adieu Carcassonne!

Viva España!

Sur une frégate de Carthagène, il y a un nouveau volontaire français qui vient de signer son engagement...

*
**

C'est un vrai plaisir de se battre contre les Barbaresques. D'ailleurs, dans les rangs

espagnols, on ne se sent pas trop dépaysé : parmi les chefs, il y a un prince de Rohan et un duc de Crillon. Liniers est aide de camp de Rohan. L'escadre met à la voile. L'armée débarque près d'Alger, s'enfonce dans l'intérieur des terres, subit des revers et se rembarque. C'est là le sort habituel de ces expéditions. Piètre résultat ? Pour le Roi Catholique, peut-être ; pas pour Liniers, qui, la campagne finie, a pris goût à l'aventure. Il sera marin et restera au service de l'Espagne. Bien qu'étranger, il est admis, le 16 novembre 1775, au collège des Gardes-marine. Le 3 mars suivant, il gagne son brevet d'enseigne de frégate.

Bientôt il court les mers du côté des Indes occidentales. L'Espagne et le Portugal sont en guerre. Leurs flottes se canonnent aux frontières du Brésil et de la vice-royauté de la Plata. Au moment où les préliminaires de paix arrêtent les hostilités, les forces espagnoles, aux ordres de don Pedro Caballos et du marquis de Casa Filli, ont conquis l'île Sainte-Catherine et la colonie de Sacramento. Un beau pays neuf entr'aperçu. Liniers pressent-il que là sera son avenir ? Peut-être...

**

Ce n'est pas seulement une langue nouvelle et un métier nouveau qu'il a fallu apprendre, mais il s'agit de s'adapter à une mentalité différente. Les équipages du Roi Catholique ne ressemblent guère à ceux du roi de France. Les chefs y étalent une morgue extraordinaire; les subalternes font souvent l'effet d'avoïr été recrutés dans la pire canaille. Les aumôniers ont une grosse influence : lorsque, à terre, ils entrent dans un café, les officiers se lèvent et leur prodiguent les marques de respect, en baisant leur main ou leur robe. Et il faut que Liniers dissipe leurs préventions. Si le navire se ravitaille dans un port de France, ils s'évertuent à mettre en garde leurs marins : la France, à leurs yeux, est quasi un pays infidèle, et les catholiques y sont plus dangereux que les huguenots.

Or, la guerre de l'Indépendance américaine donne l'occasion aux deux marines de coopérer. Elles doivent transporter en Angleterre l'armée rassemblée en Normandie sous

les ordres du comte de Vaux. La concentration a lieu à Brest. Liniers a ainsi l'occasion de retrouver son frère aîné. Mais le projet d'invasion échoue comme échouera l'affaire du Camp de Boulogne. La flotte espagnole rebrousse chemin dans la tempête. Le vaisseau *Concepcion*, que monte Liniers, séparé du reste de la division navale, fait eau de toute part. L'équipage geint aux pompes, et puis très las, au risque de couler, arrête le travail. Pour la première fois, — ce ne sera pas la dernière, — Liniers se trouve face à face avec des mutins. Avec d'autres officiers, il dégringole dans l'entrepont, sabre au poing, pistolets chargés à la ceinture, menaçant de tuer le premier qui refuse d'obéir; l'effet voulu est atteint. Après quoi l'état-major emploie le raisonnement, — après seulement.

Jacques de Liniers, remonté au carré, s'installe devant son encrier et relate, tout chaud, l'incident à son frère :

« Si nous arrivons, tu recevras cette lettre par le courrier ordinaire. Mais si notre destinée est d'être la pâture des monstres marins, je prie celui dont je ferai le repas de prendre la route de la Seine, pour te l'envoyer par la petite poste... »



La guerre contre l'Angleterre continue. Français et Espagnols se retrouvent côte à côte, devant le Fort-Mahon et devant Gibraltar. Liniers enlève à l'abordage des bâtiments britanniques qui essaient de se faufiler à travers le blocus. Il y gagne une blessure, son grade de lieutenant de vaisseau et, bientôt après, celui de capitaine de frégate, — avancement inouï pour un étranger égaré dans la marine espagnole.

Puis, roulant d'un continent à l'autre, il poursuit son rude apprentissage. Voici de nouveau l'Afrique. Mais cette expédition n'obtient pas plus de succès que la précédente. Et, comme d'habitude, l'affaire se termine par un compromis. Jacques de Liniers est chargé de porter au dey de Tripoli des présents de Charles III. Le dey le reçoit en grand honneur, détache de son côté une épée de Damas et la lui donne. Le marin diplomate profite de ces dispositions courtoises d'Ali Pacha pour demander et obtenir la liberté de prisonniers français, espagnols et italiens.

De retour en Espagne, Liniers se marie avec Jeanne de Minvielle, d'origine française, qui est née à Malaga. Elle meurt cinq ans plus tard, lui laissant un fils de quatre ans, Louis.

Comme si cette mort brisait le dernier lien qui le rattachait à l'Europe, Liniers part pour l'Amérique du Sud, ainsi que, depuis sa courte campagne sur les côtes du Brésil, il le souhaitait.

I

Buenos-Aires

Des jours ont passé, de longues journées calmes entre un ciel lourd, plombé, et une mer d'un bleu profond, où les alizés dessinaient des houles...

Trois grands mois de voyage, et voici le large estuaire du Rio de la Plata. Un fleuve vaste comme une mer, mais d'une couleur sale, tant les boues chargent les eaux du Parana et du Paraguay réunis. De chaque côté, des rives basses, plates, à vingt ou trente lieues l'une de l'autre. Les vents de suroît gonflent les voiles. Il faut prendre garde, après l'heureuse traversée, à ne pas donner du nez sur le banc d'Ortiz ou le banc Indio. A tribord, une cité dans la brume,

Montevideo. A bâbord enfin, plus loin, Buenos-Aires — Buenos-Aires, la seconde ville de l'Amérique du Sud, qui serait bien plus fréquentée s'il était plus commode d'y aborder; mais le manque de fond en rend l'accès malaisé.

C'est en face que se trouve le port divisé en deux parties : *Las Balisas* et *l'Amarado*. A *Las Balisas*, le fond est mauvais et les navires y font aisément quille. Seules les petites embarcations et les chaloupes y mouillent. C'est donc à *l'Amarado* que les navires jettent l'ancre. Et Liniers le marin devra, comme tous les voyageurs, descendre dans un canot du bord au-devant duquel vient une charrette, une drôle de charrette à hautes roues, tirée par deux chevaux qui barbotent dans l'eau fangeuse. C'est dans cet équipage singulier qu'il fera son entrée à Buenos-Aires.

A la fâcheuse impression que lui ont laissée d'abord les faubourgs sordides, succède l'admiration pour la ville coloniale aux immenses rues droites, qui découpent régulièrement Buenos-Aires en *cuadros*. Une vie intense y règne : l'on y croise le gaucho à demi sauvage qui fait caracolier son étalon, le nègre qui ploie sous les fardeaux, l'Indien indo-

lent, la mulâtresse qui sourit, la créole sous la mantille, des moines, — beaucoup de moines, — des mendiants à cheval, des soldats, des matelots venus de tous les pays du monde et qui discutent aux étalages.

On verra tout cela à loisir. Pour le moment, il s'agit de ne pas s'éterniser dans cette carriole ridicule! Liniers a donné au conducteur l'ordre de le mener à l'hôtellerie des Trois-Rois. On lui apportera ses bagages plus tard. Il n'a pris avec lui que la malle où se trouvent les objets de première nécessité et, entre autres, un uniforme. Son premier soin est de le revêtir et de se rendre chez le vice-roi.



Sur l'un des côtés de la Plaza Mayor, le fleuve. En face, la forteresse polygonale et bastionnée allonge ses murs gris aux talus épais, aux parapets crénelés, d'où émergent les gueules de vieux canons de bronze.

Au pont-levis, un soldat emplumé de rouge est de faction.

Dans l'enceinte se trouve une vaste cour encombrée de tristes bâtiments administra-

tifs; il y a des bureaux, des ateliers, un corps de garde, une armurerie, une chapelle, et enfin le « Palais », à la façade banale et lourde, plaquée de pilastres épais; au premier étage se renflent des balcons. Là se trouvent les bureaux des juridictions de la vice-royauté de la Plata, le tribunal de la Réal Audiencia, la Secrétairerie, la Trésorerie Royale, le logis du vice-roi.

De grands escaliers frais et sonores. Une longue salle de réception, solennelle, où pendent des tentures fanées. Aux murs, des portraits de personnages emperruqués, chargés de rubans et de croix, qui semblent tous de la même famille, jaunis, déformés encore par la maladresse d'un peintre colonial, avec des regards éteints et des lèvres arrogantes.

Et voici le Très Excellentissime Seigneur vice-roi de la Plata, le marquis de Sobremonte, successeur de Joachim del Pino, qui, sur des milliers et des milliers de lieues carrées, depuis les lointaines frontières du Pérou jusqu'à la Terre de Feu, représente le successeur de Charles-Quint, Sa Majesté Catholique, Charles III, roi des Espagnes, et des Indes Orientales et Occidentales.

Le nouvel arrivant est reçu courtoisement. Sans plus. Ses visites officielles achevées, il a

des loisirs pour faire petit à petit connaissance de Buenos-Aires.



Presque tout le mouvement se concentre sur la Plaza Mayor, entre la forteresse et les arcades du Cabildo (l'Hôtel de Ville), le théâtre, et, sur le même côté de la place, la cathédrale avec ses deux clochers, le palais épiscopal contigu. Le Cabildo est construit à la mode mauresque. Une tour carrée le domine et, à mi-hauteur, règne un large balcon de fer forgé, du haut duquel les officiers municipaux haranguent la foule dans les circonstances solennelles. Tout à côté, le cimetière, le *Hueco de las Animas*, le « Trou des Ames ».

Au milieu de la place, la seule grande place de la ville, s'élève une fragile cité de baraques et de tentes : le marché public. Là s'entassent, en pyramides lumineuses, les oranges, s'accumulent à pleines corbeilles, à pleines platées, le « mazamora » cher aux créoles, les cacahuètes, les « tamales », les pommes de terre cuites au four, les poissons aux formes étranges.

Et il y a aussi, pour tenter les convoitises des gens de couleur, l'étincellement des miroirs, les arabesques de grands peignes d'écaïlle et puis des mouchoirs et des bijoux de laiton.

Des nègres se bousculent, les lèvres béates, autour des planchers chargés de confitures et de pain d'épices. Des mulâtresses piaillent en d'interminables discussions. Quelques-unes, d'ailleurs, ravissantes et parées avec un luxe voyant. Une buée monte, où se mêlent l'arôme du « maté », le parfum âcre des gros cigares, des senteurs de pâtisserie chaude, de fruits tiédís au soleil, un goût de sang, des relents d'humanité, de verger et d'écurie.

Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la Plaza Mayor, le calme reprend, les rues droites deviennent plus silencieuses. Pas d'arbres; à peine quelques branches dépassent çà et là la cour d'une de ces maisons cossues et mystérieuses, jalousement fermées, ornées de gros écussons en bas-relief, aux armoiries compliquées, sommés de casques, de couronnes et de lambrequins. Elles ont, d'ailleurs, un aspect nettement arabe, avec leurs terrasses, que l'on appelle les *azoteas* et les grillages des fenêtres, les *rejas*.

Les couvents sont innombrables : les pères de la Merci, San Domingo, les nonnes de Santa Catalina, San Francisco, l'hôpital et le couvent des religieux Bethlemites, l'hôpital des Enfants exposés, bien d'autres encore. Et que d'églises ! Saint-Nicolas, la Conception, Notre-Dame de Montserrat, la Residencia, Notre-Dame de la Piedad...

A l'extrémité de la ville, des gendarmes somnolent ou jouent aux cartes dans les corps de garde ; les matelots se pressent dans les *pulperias*, les cabarets. Des nègres, le soir venu, donnent des spectacles de danses endiablées que scandent furieusement les tams-tams. Des Indiens dansent des danses graves au son d'une musique douce, instruments à cordes, flûtes et tambourins.

En dehors de la ville, il y a encore quelques bâtiments isolés. Tout au bout, près du fleuve, d'un côté, la poudrière et les abattoirs (qu'on nomme les *corrales de Miserere*), de l'autre, le Parc d'artillerie, la grande rotonde de la Plaza de Toros, qu'on appelle le *Retiro*, et d'où l'on domine toute la ville. Et tout à fait dans la campagne, au milieu des vergers, le couvent des Récollets.

Au delà, la pampa.

Ce n'est pas une longue entreprise de par-

courir Buenos-Aires. La ville, à cette époque, ne compte guère plus de 25.000 habitants. Mais, alors que dans la plupart des autres villes de l'Amérique espagnole, l'élément blanc est relativement peu nombreux, parfois submergé par la population de couleur, ici, il est nettement prépondérant. Environ 16.000 blancs pour 7.000 nègres ou mulâtres et un millier d'Indiens pur-sang ou métis. Nègres et mulâtres ne sont pas tous esclaves; beaucoup ont été récemment affranchis, et vivent plus difficilement que les esclaves, qui sont généralement bien traités. A peine échappés à la servitude à laquelle ils étaient accoutumés, ils recherchent dans la ville (le moins souvent possible à la campagne qu'ils craignent), les besognes serviles qui ne demandent que peu d'efforts ou un travail discontinu.

Il ne faudra pas longtemps à Liniers pour apprendre ces détails. De même on ne manque pas de lui dire que la population blanche comprend deux éléments qui vont s'opposer de plus en plus. Pourtant, ils sont de même origine. D'un côté, les « Espagnols européens » ou « légitimes », nouvellement arrivés, qui, bien que les moins nombreux, s'efforcent de dominer dans la plupart des hau-

tes fonctions administratives, judiciaires, militaires, dans le haut clergé, dans le grand commerce.

De l'autre côté, ceux qui, installés dans le pays depuis deux ou plusieurs générations, s'intitulent « créoles » ou « patrices ». La plupart des commerçants appartiennent à cette classe.

Tout commerçant, — créole, espagnol ou métis, — depuis le petit boutiquier du coin jusqu'au marchand en gros, s'intitule négociant. Mais le négoce n'est pas, à Buenos-Aires, un métier bien compliqué ou absorbant. Il suffit de suivre la routine qui consiste à acheter des marchandises en Espagne à un prix donné et à les revendre avec un gain exorbitant. Les plus habiles accaparent les denrées de première nécessité et sont maîtres du marché. Ceux-ci font des fortunes considérables. Les fils aînés des négociants travaillent avec le père, auquel ils succéderont. Les cadets, ne trouvant guère de place dans l'armée ou les fonctions publiques, d'abord jalousement réservées aux Espagnols, n'ont que la ressource de se disperser dans l'intérieur du pays. Les paysans ou « quineros » cultivent le maïs ou le froment, et élèvent de nombreux troupeaux. Mais per-

sonne ne songe à les protéger. Ils font eux-mêmes leur police, et lorsqu'il s'agit de vendre leurs récoltes ou leurs bêtes, ils se heurtent à des spéculateurs sans scrupule. La douceur d'un foyer, ils ne la connaissent que sur le tard, car ils sont trop pauvres pour se marier. La proportion des hommes aux femmes est, dans la campagne, de un à quatre, s'il en faut croire un voyageur anglais bien informé. Leurs bénéfices sont minces, leur existence terriblement rude. Il faut, pour l'aimer, cette tendresse pour la terre natale, que tout cultivateur porte en soi. La terre qu'ils ont acquise, qui les fait vivre, ils en sentent peu à peu l'attrait profond; ils s'attachent à elle, plus qu'à celle que leurs ancêtres ont quittée quelque part en Castille, en Navarre, en Andalousie. Et le temps est proche où cette terre nouvelle deviendra leur seule, leur vraie patrie.

Parfois, cependant, quelques-uns d'entre eux s'insinuent dans les fonctions publiques; certains même tiennent à reprendre contact avec la métropole, et non contents de pousser leurs fils à conquérir des diplômes à l'Université américaine de Chuquisaca, ils les envoient faire leurs études en Espagne. Mais les fils n'ont pas été éblouis par le prestige

espagnol; ils reviennent d'Europe avec la sensation d'être, eux, les représentants d'une race forte, saine, qui veut sortir des vieilles routines.

Tout cela est encore à peine perceptible, sans doute. Ce ne sont, çà et là, que des froissements minuscules, des plaintes par exemple contre la tutelle économique de l'Espagne, qui se réserve tout le commerce avec les colonies.

Et encore, il y a quelques années à peine, on ne pouvait même pas commercer directement avec l'Espagne! Bien que de Buenos-Aires à Cadix, la voie, semble-t-il, fût directe, une disposition extravagante du Conseil des Indes obligeait tous les convois de marchandises pour l'Amérique espagnole du Sud à passer par l'isthme de Panama, puis à gagner le Pérou. Et, de Lima, la route commerciale passait par la Paz, Potosi, Tucuman, Santiago, Cordoba, pour aboutir enfin à Buenos-Aires!

Cependant, quelles possibilités d'exportation magnifiques! Et c'est à peine si, sur les quais, s'entassaient de temps à autre des cargaisons de cuirs, de laine, de peaux de vigogne et de cette chair de bœuf séchée à l'air qu'on appelle le *charque*. Les restrictions

commerciales, les taxes énormes, les frais de transit ont amené une contrebande effrénée, un commerce interlope, qu'exercent sur une vaste échelle Espagnols, Anglais, Italiens, Portugais et Français. Cette contrebande, quasi indispensable, a démoralisé, par le système des pots-de-vin, des concessions, des privilèges achetés, les milieux administratifs et judiciaires à presque tous les degrés.

C'est une impression d'enlissement, avec des administrations formalistes, désuètes, peu adaptées aux conditions nouvelles de la vie américaine, sous de hauts fonctionnaires et des chefs militaires venus de Madrid ou d'Aragon qui ne connaissent rien de ces pays neufs, et ne cherchent même pas à s'y adapter.

Telle est la société au milieu de laquelle Jacques de Liniers, — don Santiago Liniers (1), — comme disent les Espagnols, va évoluer. Bien entendu, le spectacle d'une foule bigarrée sur la Plaza Mayor et au long du fleuve ne suffit pas à l'amuser longtemps.

(1) Ou encore « de Brémond-Liniers » ou « de Liniers y Brémond », en ajoutant le nom de sa famille maternelle, suivant une coutume espagnole.



Il a trente-cinq ans. Il est grand et mince, ses cheveux sont blonds, ses yeux bleu sombre. Élégant, souple, très bel homme, bon cavalier, avec les épaulettes de capitaine de frégate, le prestige d'un nom étranger et de services déjà longs et brillants, à travers trois continents, sous les plis du drapeau d'Espagne, il ne passe pas inaperçu. Ne conte-t-on pas qu'à Gibraltar il a défié et tué en duel deux officiers anglais? C'est assez pour lui ouvrir bien des portes dans cette ville coloniale qui ne les entre-bâille pas au premier venu.

A la messe de la cathédrale ou de San Domingo, il n'a pas tardé à remarquer, s'agenouillant devant les madones peintes, de jolies femmes, les *Porteñas*, la mantille noire dressée sur un peigne de caret blond, et des jeunes filles, brunes et mates, en mantille blanche et robe claire. L'on avait bien dit à Liniers que les femmes de Buenos-Aires étaient les plus élégantes, les plus raffinées de toutes les villes d'Amérique. Il ne savait

point qu'elles étaient les plus belles du monde. Même celles du peuple sont racées. Mais quelle puérité dans leur conversation ! Et comment pourrait-il en être autrement ?

Elles demeurent presque toute la journée à la maison, jouent de la mandoline ou de la guitare, chantent des romances en s'accompagnant au clavecin. Elles ne lisent guère, à part quelques pages d'un livre d'heures. Les romans pénètrent à peine dans leurs bibliothèques, et de lectures plus sérieuses il ne saurait être question. Elles font et reçoivent quelques visites, boivent le maté brûlant et aromatisé. Elles essaient les modes d'Espagne, — la « basquine » de soie cramoisie, serrée à la taille, est si seyante ! — ou même les modes de Paris. La plupart savent fort bien tailler et coudre leurs robes elles-mêmes. Leurs maris s'ennuient noblement à leurs côtés. Les repas se prolongent ; ils sont copieux et l'on n'est pas pressé. Et puis, c'est la sieste, la « merienda », après laquelle les hommes se décident difficilement à reprendre leurs occupations, s'ils en ont. Ils flânent devant les boutiques, vont au café, prennent le chocolat — ce chocolat exquis que l'on n'a jamais su préparer en France — à l'hôtellerie des Trois-Rois. Ils cherchent dans les

gazettes les nouvelles locales, qui leur suffisent, puisque les bulletins d'Europe arrivent avec des mois et des mois de retard. A la vesprée, l'on se retrouve au Bajo, la plus élégante promenade de la ville. Naturellement, l'on ne s'y montre qu'en voiture, — et l'on passe et l'on repasse indéfiniment, et le bon peuple qui a pris cette habitude espagnole, décoche aux plus belles des *piropos* ou compliments qui ne manquent point de hardiesse.

La vie s'écoule sur un rythme lent et toujours pareil. Pour donner des émotions fortes et soulever l'enthousiasme, il n'y a que les *corridos* et le jeu.

Liniars ne tarde pas à connaître l'envers de ces façades tristes et quasi aveugles sur ces longues rues droites, désertes, — l'envers, c'est-à-dire des patios frais avec des murmures de fontaines, l'ombre de hauts figuiers, des voûtes de roseaux, tressées de jasmins, de glycines et de clématites, des pincements de guitare et des caquetages de jolies femmes.

Tout près du dôme du Cabildo, une des plus belles maisons de Buenos-Aires l'accueille souvent : celle d'un créole qui s'est taillé une situation de premier plan dans la capitale de la vice-royauté, une des grosses

fortunes de la ville, don Martin de Sarratea, facteur de la Compagnie des Philippines. Justement don Martin a une fille charmante, Martine.

Si les femmes sont à peu près invisibles en Amérique du Sud, il n'en est pas de même des jeunes filles. Au contraire! L'on fait tout ce que l'on peut pour les marier de bonne heure. Il y a fréquemment, en leur honneur, des bals. Dans les réceptions, ce sont elles qui préparent le maté selon les rites. Savez-vous ce qu'est le maté? C'est une herbe séchée, au goût assez amer, dont les créoles sont toujours friands. Au-dessus d'un feu bien vif, la jeune fille de la maison place la bouilloire d'argent. Dès que l'eau bout, elle dispose avec grâce un vase à anse sur un trépied. Elle y jette une pincée de maté et verse dessus l'eau bouillante. Elle ajoute un morceau de sucre en pain (que, si elle est vraiment artiste, elle a eu soin de faire légèrement brûler), puis de l'écorce de citron vert. Ceci fait, elle adapte au vase un tuyau ou *bombilla*, terminé par une boule trouée. Elle aspire une gorgée assez lentement pour ne pas se brûler et passe l'appareil à son voisin. Celui-ci à sa voisine et ainsi de suite.

Donc, Liniers a eu maintes fois l'occasion de rencontrer Martine. Encore jeune, veuf et désœuvré, il n'a pas tardé à faire de beaux projets. Le 3 août 1791, il épouse Martine de Sarratea.

Six mois après, il est capitaine de vaisseau. Sans doute croit-il avoir atteint le sommet de sa carrière. Sa vie est organisée définitivement dans la vice-royauté de la Plata. Trop de liens l'attachent maintenant à la colonie d'une part, au service du Roi Catholique de l'autre. La France, d'ailleurs, lui est fermée. La France? Il n'en reconnaîtrait plus le visage. Elle a chassé les siens.

Son frère aîné, le comte de Liniers, qui a dû émigrer, vient le rejoindre. Il était colonel d'infanterie. Il avait profité de ses loisirs pour faire, en amateur, un peu de littérature, avait été reçu à l'Académie royale des Belles-lettres et Arts de la Rochelle; il était l'auteur d'une comédie, donnée à Bordeaux, *le Connaisseur*, d'une autre, en trois actes et en vers, jamais jouée, *l'Auteur par amour*, et il avait imprimé, sous un pseudonyme, et dédié à sa femme un petit recueil de poésies. Maintenant, il s'improvise homme d'affaires, exploite un procédé ingénieux pour

fabriquer des tablettes de bouillon et les vendre en Europe : ce sont là les débuts d'une grande industrie à Buenos-Aires.

L'Espagne est en guerre contre la France. Mais bientôt la paix est signée. Désormais, l'ennemi c'est l'Anglais. Les corsaires britanniques se hasardent jusque sur les côtes de l'Amérique du Sud. Liniers brûle de se battre contre eux. Chargé de la protection du Rio de la Plata, il lui faut improviser une flottille. C'est bientôt fait. Il arme des chaloupes canonnières au port de Montevideo, met en fuite des bâtiments ennemis et assure ainsi le libre commerce entre les rives de l'estuaire et les îles. Et — quand, en 1800, une flottille française viendra jeter l'ancre dans le Rio, les marins, grâce à Liniers, seront accueillis comme des frères d'armes.

*
**

Quelque temps après, don Santiago Liniers reçoit, par intérim, le gouvernement de la province des Missions.

La province dépendait de la vice-royauté de la Plata; elle comprenait une trentaine

de petites villes fondées par les Jésuites. Pour la première fois, Liniers occupe des fonctions administratives : il arrive avec des idées neuves, flaire les vieilles routines, les erreurs longuement accumulées par ses prédécesseurs, le laisser-aller, la gabegie. Il voit le parti que l'on peut tirer, avec de la bonne volonté, de la méthode et du travail, d'un territoire aussi riche. Il expose ses idées, il dresse un tableau politique, économique et social de sa circonscription dans un beau mémoire que, tout content, il adresse au Roi. Il faut être officier — et de marine encore — pour être aussi naïf ! Les fonctionnaires des bureaux sourient de cette menace de zèle. Ce n'est pas la première fois que des rapports leur parviennent, qui signalent des réformes nécessaires. Les rapports s'en vont dormir aux archives, et les réformateurs sont enlevés à leurs réformes.

Mais Liniers a pris contact avec les Indiens, — ici ce sont des Guaranis, — et il a su les comprendre et s'en faire aimer. Peu d'Espagnols, chargés d'un rôle semblable, auraient fait cet effort de compréhension. Plus tard, quand il retournera dans la région de la Plata, il aura l'occasion, souvent, de rencontrer les chefs indiens, — encore excessi-

vement puissants, et presque jusqu'aux portes de Buenos-Aires — et, seul, parmi les officiers de la vice-royauté, en obtiendra ce qu'il voudra.

L'intérim de Liniers prend fin au bout de quatre ans, parce que l'on s'est décidé, en haut lieu, à nommer le titulaire du gouvernement; il faut lui céder la place.

Le trajet du retour est pénible, interminable. A cheval sur les routes défoncées, ou bien en bateau sur l'immense Parana, Liniers songe avec amertume à ce court chapitre de sa vie, déjà clos. Il avait espéré peut-être un gouvernement à titre définitif, et l'occasion d'entreprendre allégrement la lourde besogne entrevue, de faire rendre à ces contrées ce qu'elles promettaient. Sans doute il ne pourrait être question d'une vice-royauté : le roi d'Espagne n'accorde pas une telle charge à un Français... Mais tout de même...

Liniers revient avec sa femme, et sa famille accrue. Il a maintenant, de son second mariage, six enfants. L'aînée, Maria del Carmen, a treize ans, et c'est déjà une jolie fille. La dernière, Marie Dolorès de la Croix, vient de naître.

Pendant le voyage, Mme de Liniers, épuisée de fatigue, tombe malade et meurt.

Liniers, désespéré, confie ses enfants à son beau-père Sarratea et, comme il recherche la solitude, il accepte avec empressement le poste qui lui est offert à huit lieues au sud de Buenos-Aires, à l'Ensenada ou baie de Barragan. Il y assume la mission de protéger les côtes.

Tâche ingrate, sans éclat, sans joie, mais non pas inutile. Autour de lui, on ne semble guère s'en douter, mais lui, il sait bien, depuis des années — il le confie en 1800 à un jeune officier de marine français, Jurien de La Gravière, — qu'il faudra un jour, et bientôt sans doute, défendre ce pays si riche, si mal exploité encore, et si mal gardé, contre la convoitise britannique.

L'Angleterre qui a triomphé depuis Trafalgar des marines de France et d'Espagne, — l'Angleterre qui, depuis la perte de la plus riche de ses colonies d'Amérique du Nord, est trop tentée de chercher une compensation dans l'Amérique du Sud — l'Angleterre bien disciplinée, bien armée, et sachant ce qu'elle veut, viendra à son heure.

Qui donc oserait lui barrer la route?

La torpeur des dirigeants ne laisse guère

espérer un sursaut d'énergie. S'inquiète-t-on seulement du rôle que peut jouer ce colonel Burke, qui a partout ses entrées à Buenos-Aires, bien qu'il y ait assez mauvaise réputation, joueur, bretteur et certainement espion par-dessus le marché?

De temps à autre, un corsaire anglais vient rôder à l'embouchure du Rio de la Plata, et il faut lui donner la chasse. Aussi les convois marchands n'osent-ils plus s'aventurer sans escorte. Le Brésil, lui-même, ne se gêne pas avec la vice-royauté; il grignote des morceaux de territoire dans la province des Missions. En réalité, la colonie compte trop sur l'Espagne, car l'Espagne, de plus en plus lointaine, depuis la mort de Charles III, se rendort. Ses envoyés dans les Indes Occidentales sont ceux de la Reine et du favori Godoy, plutôt que ceux du Roi.

Le marquis de Sobremonte, vice-roi de la Plata, aime mieux ne pas songer à d'aussi graves problèmes. Pour y réfléchir, pour s'y préparer, il n'y a, — oublié dans son poste de commandement de la baie de Barragan, — qu'un ancien sous-lieutenant français du régiment de Royal-Piémont-cavalerie : Liniers.

II

Prise de Buenos-Aires

Le major général sir David Baird, ayant acquis une grosse réputation aux Indes dans les guerres de Tippo Sahib, avait été chargé par Sa Gracieuse Majesté de diriger une expédition contre le Cap de Bonne-Espérance, cédé à la République Batave par le traité d'Amiens. L'expédition réussit parfaitement. Ce fut alors que sir David Baird et son second, sir Home Popham, reçurent la visite d'un certain T. Wayne, capitaine du négrier nord-américain *Elisabeth*. Wayne arrivait du Rio de la Plata. Il renseigna les deux chefs anglais sur l'état d'esprit qui régnait dans ces parages et leur affirma que le mécontentement général des habitants était particulièrement propice à la réussite d'un coup

de main. La chose était, évidemment, tentante. Fallait-il agir? Fallait-il en référer à l'Amirauté? Au diable les entraves!

Sir Home Popham envoie au ministre lord Castlereagh et aux lords de l'Amirauté des dépêches compliquées, embrouillant ses plans, puis, au milieu d'avril 1806, il dirige une expédition vers l'Amérique du Sud. Il a six navires de guerre, le *Diadème*, le *Raisnable*, le *Diomède*, la *Léda*, la *Rencontre*, le *Narcisse*, et quatre transports, le *Walker*, le *Melankton*, le *Wellington* et l'*Océan*. Baird a décidé que le brigadier Beresford, en débarquant en Amérique du Sud, prendra rang de major général et sera lieutenant-gouverneur du territoire conquis jusqu'à ratification par le gouvernement britannique. L'escadre touche à Sainte-Hélène, puis cingle vers le Rio de la Plata.

En route, elle capture une goélette espagnole, dont le pilote, un Écossais nommé Russel, mènera, bon gré mal gré, la flotte au Rio de la Plata. Le pilote assure que Buenos-Aires est dégarnie de troupes au profit de Montevideo. Il ajoute que, lors de la Fête-Dieu, il y aura, comme d'habitude, de grandes festivités. La garnison sera sûrement ivre-morte, et ne songera guère à dé-

fendre les énormes trésors réunis en ce moment à Buenos-Aires pour être envoyés en Espagne : revenus du Pérou, richesses de la Compagnie royale des Philippines, soit plus d'un million de dollars.

*
**

Le 23 juin 1806, à la nuit tombante, l'escadre jette l'ancre sur la rive droite du Rio de la Plata. Aussitôt le débarquement des troupes britanniques s'effectue. Les principaux éléments en sont le 71^e régiment d'infanterie légère écossaise, le bataillon de Sainte-Hélène, un bataillon de marine. Ce n'est pas un corps expéditionnaire bien important. Mais les Espagnols n'auront pas grand monde non plus à lui opposer : un régiment fixe d'infanterie, un de cavalerie, des miliciens, des mulâtres, quelques marins...

En avant! *Rule Britannia.*

*
**

Russel n'a pas menti. Les *portenos*, tout occupés des affaires du ciel à l'occasion de

la Fête-Dieu, ont complètement négligé les leurs. Il faut reconnaître que la procession a été magnifique. Rarement Buenos-Aires en avait vu d'aussi réussie! En tête marchaient six cents *almas santas*, coiffées de bonnets si hauts que le bout arrivait au premier étage des maisons. Les sonnettes qu'elles portaient à la main droite faisaient un tel bruit qu'on les entendait par toute la ville. Derrière ces fantômes à cagoule et jupe blanche, il y avait un brancard où l'on voyait un ange ailé terrassant un affreux squelette déterré de la veille. Et puis venaient des prêtres, une longue file de prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux et portant des palmes. Ensuite cent musiciens masqués jouant avec entrain des hymnes sacrés. Ils précédaient le Sauveur qui était un négociant, vêtu pour la circonstance de la toge écarlate et portant fièrement sa croix comme un drapeau. Afin que tout le monde pût bien le voir, il était juché sur une civière roulant sur les robustes épaules de vingt soldats en grand uniforme. Derrière Dieu, le vice-roi tout seul, et puis le premier alcade avec un beau chapeau à plumes et une bannière. Aussitôt après, les membres du Cabildo, le cierge à la main et, sous un dais

rouge et or, l'évêque mitré avec ses caudataires. Deux cents enfants de chœur agitent en cadence les encensoirs. Les chanoines. Mille moines de tout âge, en frocs bruns, blancs, noirs ou gris, avec et sans sandales. Mille cierges, mille voix chantant — cacophonie — les louanges du Christ. Et, leur donnant la réplique, soprani accompagnant ces barytons, autant de religieuses avec autant de cierges... Dominant cette pieuse cohue, une jeune fille de toute beauté, aux grands yeux de feu sous le voile d'azur. C'est la Vierge, qui sourit aux fidèles enthousiasmés, ne sachant plus très bien ce qu'ils acclament en elle, la Reine céleste ou la « linda chica ». Les femmes la suivent en rangs pressés et il y a encore trois orchestres, cent bannières, trois cents nègres et deux cents soldats.

Et les jours suivants, les réjouissances sacrées, à l'occasion de la Pentecôte et d'autres fêtes de moindre importance, chômées ou non, alternent avec les réjouissances profanes. Il y a des bals magnifiques. Tout Buenos-Aires danse et boit. Son Excellence le vice-roi ordonne volontiers ces fêtes.

*
**

24 juin. — Nuit d'hiver assez froide. Le marquis de Sobremonte reçoit à l'occasion de l'anniversaire de don Juan Manuel de Marin, son aide de camp et futur gendre. Il y a eu grand dîner à la forteresse. Les convives sont conduits ensuite au théâtre San Martin. A leur entrée le public se lève, respectueux, les nègres de l'orchestre enlèvent brillamment une marche. La troupe joue pour la première fois *El si de las Niñas*, de Moratin. Représentation superbe. Mais s'il y a un coup de théâtre, ce n'est pas sur la scène. Un officier se présente, tout essoufflé, couvert de boue. Les gens de service s'étonnent. Il insiste pour être reçu immédiatement par le vice-roi. Enfin il est introduit dans la loge fleurie. On s'écarte. Il remet ses lettres et c'est ainsi que Sobremonte apprend brusquement l'arrivée de la flotte anglaise et le débarquement des troupes à la pointe de Quilmes.

Quand le rideau se lève au début du deuxième acte, Son Excellence et ses invités

se sont éclipsés. Des soldats et des officiers, discrètement avertis, quittent le théâtre. La générale bat dans les casernes. Des dragons galopent par les rues. « Les Anglais! Voilà les Anglais!... » Le vice-roi fait rassembler ses troupes dans la forteresse. A l'aube, on a réuni tant bien que mal cinq cents bourgeois du bataillon d'*Urbanos*, miliciens chargés en principe de prêter main-forte aux magistrats, quatre cents cavaliers armés simplement d'une épée et de pistolets avec quatre cartouches par homme. Enfin, six cent quarante soldats d'infanterie, pourvus d'un fusil avec chacun vingt cartouches.

Que fait Liniers pendant ce temps? On le prie de rester où il est. Et il se morfond dans l'inaction, pressentant la victoire des Anglais...



Toute la journée du 25, l'on s'arme. Le sous-inspecteur général don Pedro de Arce est chargé de la défense. Les forces effectives entretenues dans la colonie par la Couronne d'Espagne consistent en un régiment de ligne (qui est, théoriquement, de 1.200

hommes et qui, en réalité, n'en compte que 600), un régiment de dragons (600 cavaliers), deux régiments de *blandengues*, ou lanciers de la frontière, et une compagnie d'artillerie. Jadis, les régiments réguliers étaient recrutés en Europe, mais depuis une vingtaine d'années, on a trouvé plus simple de les lever sur place. Les officiers passent pour ignorer à peu près tout de leur métier, et n'avoir, jusqu'à présent, qu'une ambition : tenir garnison dans une ville frontière, où la contrebande est un moyen sûr et rapide de s'enrichir. Et c'est à une armée de métier, disciplinée, bien commandée, qu'il faudrait faire tête!

Des vétérans, d'anciens officiers, des marins sont rassemblés en hâte. Attaquer l'ennemi, pendant qu'il achève un débarquement difficile? Il n'en est pas question. On va tenter du moins de lui interdire le passage du Riachuelo, ce cours d'eau étroit, au large estuaire, qui se jette dans le Rio de la Plata.

Les milices, en grande confusion, se dirigent vers le pont de Galves. L'artillerie, traînée par des bœufs, se met tardivement en marche et s'embourbe dans les marais. Sur l'ordre du sous-inspecteur, les quelques

pièces légères des vaisseaux sont alors débarquées. Tout cela est, d'ailleurs, bien inutile. Lorsque les Anglais approchent, défilant en bon ordre (le régiment 71^e à droite, le bataillon de marine au centre, le bataillon de Sainte-Hélène en arrière-garde), leurs adversaires se débandent. Peu de sang versé à ce combat de Quilmes.

Le lendemain, combat au pont de Galves. Le 26, au soir, le vice-roi fait prudemment emporter le trésor à Cordoba et passe la nuit dans la Quinta de Dornéa, gardé par des milices. A l'aube du 27, quatre cents miliciens et une compagnie de grenadiers résistent à l'ennemi, à Barracas, mais ils sont bientôt obligés de battre en retraite. Le vice-roi monte à cheval et, suivi de la cavalerie de Gutierrez, arrive à la Quinta de Liniers, propriété du frère aîné de l'officier espagnol. De là, avec sa famille et sa suite, il se réfugie au Mont de Castro. Pendant ce temps, sur l'ordre du vice-roi, communiqué par le colonel de La Quintana, les Espagnols se réfugient à la forteresse pour obtenir « honorable capitulation ». De défense, il n'est plus question. D'ailleurs, Beresford ne tient pas à enlever la citadelle de haute lutte. A quoi bon? Vainqueur, il se contente d'imposer les

« conditions de Sa Majesté Britannique » qui sont aussitôt acceptées. Sobremonte ne songera qu'à expédier des dépêches en Espagne pour expliquer sa conduite.

Un peu avant quatre heures de l'après-midi, les Anglais ont fait leur entrée en bon ordre dans la ville, par la rue de la Residencia (1). En tête, le régiment d'infanterie légère écossaise n° 71, dont les cornemuses jouent une marche rapide et allègre. Il n'y a que très peu de chevaux, et l'artillerie ne se compose que de deux obusiers et de six pièces légères.

Avec stupeur, les habitants font le compte : cette colonne étroite et longue, cela ne fait pas 1.700 hommes !

Les Anglais pensaient bien ne pas avoir grand mal à remporter la victoire. Ils n'osaient tout de même pas supputer une capitulation aussi déshonorante !

Buenos-Aires est devenue simple colonie britannique. Sir William Beresford y gouverne au nom de Sa Majesté George III.

III

Délivrance

Les Anglais sont entrés facilement à Buenos-Aires. Ils leur sera peut-être malaisé d'y rester. Sans doute, le représentant du roi George est un administrateur sérieux, meilleur peut-être que le vice-roi. L'on n'entend pas les habitants se plaindre de quelque excès de pouvoir ou de vexations inutiles. Mais l'humiliation de la défaite a été vivement ressentie par la population tout entière. Des conflits éclatent çà et là entre elle et eux. A l'hôtellerie des Trois-Rois, des officiers britanniques, venus dîner, sont assaillis, et doivent dégainer. Ce ne sont point des manifestations de ce genre qui changeront rien. Qui coordonnera les énergies? Qui

prendra la tête du mouvement? On demande un chef. Qu'il vienne, et il sera suivi. Sobremonte, bien sûr, est hors de cause. Qu'il s'arrange avec son gouvernement et qu'il ne se mêle de rien...

Liniers a été autorisé par Beresford à rentrer dans la ville, sous prétexte de voir sa famille. Il n'a pas été compris dans la capitulation et il n'a prêté aucun serment. Pourquoi, dès lors, ne tenterait-il pas de faire quelque chose? Le tout est de savoir comment on pourrait se débarrasser des envahisseurs. Autour de lui, on parle, on s'agite, on complotte, mais on ne propose pas de solutions pratiques. Il déconseille le projet insensé, qu'ont formé quelques exaltés, de miner et de faire sauter la citadelle. La capitulation étant régulière, il s'oppose à la « guerre au couteau » que d'autres envisagent. Non, ce n'est pas par des assassins isolés que Buenos-Aires doit se venger de l'affront. L'on connaît peu Liniers. Toutefois son prestige d'officier de marine en impose. On entend ses avis. Il prend de l'autorité. Il a son plan. C'est de l'extérieur, dit-il, que doivent venir les secours. Il observe les forces ennemies, les dénombre. Il sait aussi mettre en balance la

trop grande confiance des Anglais depuis leur victoire si facile, la rage des habitants. Et il part... Auparavant, en compagnie de quelques fidèles, il s'est rendu en grand secret à l'église du couvent de Saint-Dominique et, devant l'autel de Notre-Dame du Rosaire, il a fait vœu d'apporter les drapeaux de l'hérétique, s'il est victorieux.

Il arrive à Montevideo. Montevideo, capitale du territoire qu'on appelle la « Banda Oriental », est la rivale de Buenos-Aires et souffre depuis longtemps de se trouver sous sa tutelle. Va-t-elle profiter des circonstances pour affirmer ses tendances séparatistes? Les gens du Cabildo y songent. Ce sont gens à courte vue. Actuellement, il ne s'agit plus de rivalité. Le gouverneur de Montevideo, don Ruiz Huidobro, comprend que s'il laisse les Anglais s'installer solidement sur l'autre rive du Rio, sa ville sera conquise à son tour. Il ne demande donc pas mieux que de recevoir Liniers. Et il se trouve que, seul, celui-ci n'a pas perdu la tête. Seul il a des projets raisonnables. C'est donc lui qui prendra le commandement des troupes; il choisit pour second son camarade le capitaine de frégate Gutierrez de La Concha. Il aura sous ses ordres les trois compagnies de dragons de

Buenos-Aires (Pinedo), soit 216 hommes, une compagnie d'infanterie de Buenos-Aires (Gomez), 63 hommes, la compagnie d'artillerie d'Augustini, 174 « blandengues », deux compagnies de miliciens à pied de Montevideo (Chopitea), 100 miliciens à cheval (Chain et Garcia), une compagnie de *miñones* ou volontaires catalans commandés par Bufarull, quelques matelots ou aventuriers, et enfin — et surtout — les 73 marins français de la corvette corsaire *Dromadaire* que commande Mordeille.

François-Hippolyte Mordeille est un personnage pittoresque, issu du petit peuple provençal, d'une famille de Bormes qui, depuis un demi-siècle, a fourni déjà plusieurs rudes marins. Ses concitoyens d'aujourd'hui paraissent l'ignorer. Mais les Uruguayens et les Argentins estiment qu'ils lui doivent beaucoup. Les Anglais, eux, ont gardé de lui un assez mauvais souvenir. C'est que Mordeille ne les aimait guère non plus. Dès sa jeunesse, il s'est battu contre eux, alors qu'il commandait les bricks corsaires *Révolution* et *Concurrent*. Au cours d'un abordage malheureux, il a été fait prisonnier, et il a connu les pontons de Portsmouth. Ce qu'il a pu y souffrir avant de s'évader, il n'est

pas près de l'oublier. Un homme comme Mordeille vaudra mieux que cent miliciens.

*
**

Le 22 juillet, l'armée qui compte 1.300 hommes, sort de Montevideo par la porte Saint-Pierre. La foule s'est massée sur son passage : une foule vibrante, bruyante, enthousiaste qui clame des paroles de revanche et fleurit les fusils de ceux qui partent. Liniers va en tête, à cheval, magnifique dans son bel uniforme bleu et rouge brodé de lis d'or avec, sur la poitrine, sa croix de chevalier de Malte. Enfin l'heure est venue pour lui de montrer sa valeur. Il a confiance. Il jure qu'il sera vainqueur. On le croit. Il y compte. Et c'est presque assez pour qu'il le soit...

*
**

Il pleut — de ces pluies que connaissent bien tous ceux qui ont vécu dans l'autre hémisphère — il pleut à changer tous les

chemins en marécages. L'on franchit sur des chalands les lagunes vaseuses et l'on arrive à San José. Le 28, l'on trouve à la colonie du Sacrement dix goélettes armées de 24 canons, ainsi que les chaloupes et les transports auxquels Liniers avait donné rendez-vous. Tout va bien. Le moral reste bon. Premier succès : un brick anglais arrivant à l'improviste est mis en fuite.

Les commandants de compagnie lisent à leurs soldats l'ordre du jour que Liniers vient d'écrire :

« Ce soir, si le vent le permet, nous passerons à la côte du Sud. Je ne doute pas du patriotisme ni de l'intrépidité des officiers et des soldats. Si, contre mon attente, quelqu'un tourne le dos, il y a à l'arrière-garde, deux canons chargés à mitraille.

« La valeur sans discipline mène à la ruine, c'est inévitable; des forces soumises à la voix qui les dirige obtiennent la victoire. J'ordonne la plus stricte obéissance.

« La nation espagnole est intrépide et magnanime, l'ennemi vaincu est notre frère, la religion et la générosité nous font le même commandement. Buenos-Aires reconquis, agissons avec réserve et douceur. Si quel-

ques traîtres doivent être punis, laissez faire l'autorité. J'espère de mes dignes compagnons d'armes qu'ils me donneront la gloire d'exalter devant le trône du Roi leurs traits de courage aussi bien que de modération.

« Soldats, courez à l'ennemi et faites retentir sur nos forts les noms sacrés de Dieu et du Roi; à votre tête marche de Liniers-Bremond, votre commandant général. Il ne recule jamais. »



Le 4 août au matin, la flottille de Liniers arrive à Las Conchas. Les troupes sont mises à terre. Le 5, elles rentrent dans le village de San-Isidoro. La pluie a gâté les uniformes et souillé les équipements. Liniers passe néanmoins une revue, moins pour parader que pour être sûr que les armes sont en bon état.

Le 8 au matin, la colonne s'ébranle. L'expédition s'est grossie en route de volontaires des campagnes. Liniers, qui s'est admirablement assimilé la mentalité espagnole, ne néglige pas l'élément religieux. Il est d'ailleurs

profondément catholique et se souvient de son vœu à San-Domingo. Le 10, qui est un dimanche, l'on fait halte et l'armée entière s'agenouille en plein air pour entendre la messe du chapelain Larrañaga. L'on repart ensuite, mais la marche devient malaisée dans les marécages proches de la ville. Un poste de 200 soldats anglais qui tenait un bastion est délogé et se replie sur la ville de Buenos-Aires que l'on voit maintenant très bien. Les Espagnols veulent attaquer tout de suite. Liniers réfrène leur ardeur et, d'une position qui domine la cité, envoie à Beresford cet ultimatum :

« Général, il y a plus d'un mois, Votre Excellence est entrée dans cette capitale. Vous avez attaqué avec de faibles troupes une population immense à laquelle a manqué la direction pour s'opposer à vos projets. Aujourd'hui, pleine d'enthousiasme, elle secoue un joug odieux et me fait vous adresser cet avis. Quinze minutes vous sont accordées pour prendre le parti, ou d'exposer votre garnison à une entière destruction, ou de vous livrer à la discrétion d'un ennemi généreux. »

Beresford n'en a cure. Aussitôt l'ordre

d'engager le combat est donné; les Espagnols s'emparent du fort du Retiro.

Le 11, à l'aube, les canons de la goélette *Dolores* sont débarqués et l'ordre de bataille est arrêté.

Le 12, par un matin brumeux et glacé, l'armée se divise en trois colonnes.

Liniers restera à l'aile gauche avec les troupes qui entreront dans la ville par la rue de la Merced. Le centre, confié à Gutierrez de La Concha, forcera le passage par la rue de la Cathédrale. L'aile droite, sous les ordres de don Augustin Pinedo, colonel des dragons, enfilera la rue del Corrego (1) et tâchera d'atteindre la Plaza Mayor. L'on convient de commencer l'attaque à midi. Toutes ces dispositions seraient parfaites avec une armée régulière et des soldats disciplinés; mais il se trouve que les marins français de Mordeille et les *miñones* de Bufarull profitent de la brume et se lancent en avant dès huit heures. Il ne faut pas songer à les rappeler à l'ordre. Déjà les Anglais les contre-attaquent. La bataille est rude. Ni les Français ni les Catalans ne veulent lâcher pied. Pourtant les Anglais, au bruit de la

(1) Qui se nomme aujourd'hui Florida — la rue de Buenos-Aires qui correspond à notre rue de la Paix.

fusillade, se précipitent en masse contre eux.

Véritable chef, Liniers abandonne son plan initial, tire parti des circonstances et brusque à son tour les événements. Tandis que les cavaliers courent au secours de Mordeille et de Bufarull, il lance l'artillerie volante par la rue San-Cristo et, sans trouver grande résistance, il remonte la rue de la Merced jusqu'à la place de l'Eglise.

Les Anglais avaient fortifié la cathédrale. C'est par là qu'ils battent en retraite, harcelés par les assaillants. L'artillerie les fauche devant les arcades de la Recova. Les grenadiers de Chopitea viennent par la rue Saint-François, les hommes de Mordeille accourent par le Hueco de las Animas. Le sang rougit les ruisseaux, des maisons s'effondrent, les tambours battent, on hurle, on court. Aux soldats vainqueurs se mêlent des citoyens. Et l'Anglais recule toujours. La nuit voile le massacre et les plaintes des blessés succèdent aux cris des soldats déchaînés...

Les premières lueurs de l'aube donnent le signal de la mêlée. Elle reprend, plus furieuse, plus acharnée que la veille. Beresford fait sonner la retraite. Les Anglais s'enferment dans le fort, digue dérisoire contre la

marée humaine qui vient en battre les bases. On se canonne à bout portant. Les marins de Mordeille grimpent à l'assaut comme s'ils allaient à l'abordage. Mordeille les encourage de la voix et du geste. Beresford jette son épée à ses pieds. Il s'est rendu. C'est fini. Et, au même moment, un matelot français monté là-haut, on ne sait comment, amène les couleurs britanniques et hisse le pavillon espagnol...

Alors, tout à coup, cette masse délirante se tait. C'est prodigieux, un silence comme celui-là ! A la porte du fort, don Hilarion de La Quintana, les Français Raymond et Mordeille et le lieutenant de vaisseau Cordoba parlementent — *en français* — avec les Anglais. Ceux-ci auront la vie sauve. « Peine de mort à qui les insultera ! » crie Cordoba. A quelques pas de là, le groupe rejoint don Gutierrez de La Concha, et c'est celui-ci qui conduit Beresford à Liniers.

Le chef vainqueur se tient debout, entouré d'officiers, devant les arcades du Cabildo.

Il fait quelques pas au-devant des Anglais. Beresford à qui Mordeille avait déjà restitué son épée, la tend cette fois au commandant en chef, qui la refuse. Les conditions de la reddition sont confirmées, et

Liniers offre au général anglais de lui redonner la liberté contre celle du vice-roi de Lima, que l'on croyait prisonnier.

L'après-midi, à trois heures, les Anglais sortent du fort avec armes et bagages. Ils se sont bravement battus et sortent en bel ordre, précédés d'une musique qui joue une marche. En passant devant le Cabildo, ils déposent leurs armes. Dans la citadelle, on retrouvera toute l'artillerie que le vice-roi y avait laissée, et en outre sept canons. Les soldats britanniques désarmés sont répartis dans les deux forts et les casernes. Les officiers sont libres sur parole. Beresford et ses aides de camp seront logés chez le ministre Casamayor.

Le vœu que Liniers avait fait est accompli; les étendards pris à l'ennemi pavoisent l'église San-Domingo. Tout Buenos-Aires s'en va admirer les trophées multicolores, et contemple surtout longuement, à côté d'une soie jaune, brodée de roses et de chardons d'or, emblème des Highlanders, le drapeau du régiment Green, de Sainte-Hélène, où des têtes de morts et des ossements entrecroisés se détachent en noir sur rouge, — ce drapeau tout pareil à un pavillon pirate.

Les drapeaux britanniques accompagnent

désormais — avec une couronne d'olivier, une palme et une épée — le blason de Buenos-Aires. Une médaille à l'effigie de Charles IV représente, au revers, les couleurs anglaises jetées à terre, au Rio de la Plata, cependant qu'un lion relève la hampe de l'étendard d'Espagne; en exergue, cette inscription, qui est la moralité d'une fable :

Quiso ser vencedor, ya esta vencido

Et la ville se pare officiellement de ce titre magnifique, concédé par la métropole :

Muy Fiel y Reconquistadora.

Bilan : du côté espagnol, 200 tués et autant de blessés; du côté anglais, 300 soldats tués ou blessés, 30 officiers tués, 8 blessés, dont le colonel Pack (que les Français retrouveront à Waterloo).

Reste à régler les détails.

Ce n'est que le 17 août qu'une conférence de la paix est organisée. Elle met en pré-

sence Beresford et Liniers, entourés des principaux personnages de Buenos-Aires. Le vainqueur pourrait imposer au vaincu les conditions les plus dures. Chevaleresque à l'excès, il se contente de lui faire signer une capitulation fort honorable dont Beresford s'engage à garder les termes secrets, tandis que le texte du traité écrit lui servira de couverture auprès de son gouvernement (1).

*
**

Le bruit des hauts faits de Liniers s'est répandu par les campagnes, rendant pour un moment la cohésion à toute la population dispersée sur les milliers et les milliers d'hectares de la vice-royauté de la Plata. A Lima comme à Cordoba, à San-Luis comme à Mendoza, à Montevideo comme à Santa-Fé, le nom du héros vole de bouche en bouche. Il avait son histoire; le peuple lui fait sa légende. Buenos-Aires déborde d'hôtes ac-

(1) Beresford fera une belle carrière : il gouvernera Madère, au nom du roi de Portugal, puis réorganisera l'armée portugaise, et sera créé maréchal de Portugal, baron Beresford of Albuera and Cappoguin, puis vicomte Beresford.

courus de bien loin pour acclamer le chef à la noble prestance. Et les belles indolentes aux regards incendiaires jettent des fleurs sur son passage. N'a-t-il pas remarqué l'une d'elles, la plus jolie, celle que l'on nomme la *Perichona*?...



Mais, dans ce tourbillon, qu'est devenue son existence, Liniers a présentement d'autres soucis. Les intrigues se déroulent autour de lui. Ses officiers se font l'écho du vœu public : il faut qu'il reste au pouvoir. C'est autour de lui que, désormais, l'on se groupera. L'*Ayuntamiento* (assemblée de la ville) voit d'un œil favorable la proclamation d'une sorte de dictature militaire qui lui serait attribuée. Il n'a qu'un mot à dire... Mais ce mot, il ne le dit pas. Homme d'ordre avant tout, soldat discipliné, Liniers s'adresse au seul chef qu'il reconnaisse, au marquis de Sobremonte. Il lui fait un rapport des événements et attend ses ordres.

Sobremonte, que sa fuite avait rendu très impopulaire, ne songe pas à reparaitre à Buenos-Aires et, soucieux avant tout d'évi-

ter l'anarchie, il répond au marin en lui confiant le commandement militaire de la vice-royauté, tandis qu'il délègue l'autorité civile au président de l'Ayuntamiento. Ainsi les pouvoirs sont régulièrement transmis et la Cour de Madrid se hâtera de confirmer cette décision de son représentant; en même temps, elle nommera Liniers général de brigade.

A cette nouvelle, la population envahit la Plaza Mayor et une formidable ovation monte vers Liniers. A Lima, on a illuminé. A Mendoza, on a dansé. C'est la gloire, la gloire enivrante, cette gloire qu'il poursuivait et qu'il a trouvée plus belle encore que ces belles filles dont le visage radieux se tend vers lui dans le tumulte de la joie populaire...

IV

Le retour des Anglais

Il n'y a pas d'exemple que les Anglais aient jamais accepté une défaite.

Liniers les connaissait trop bien pour nourrir la moindre illusion à ce sujet. Il prévoyait une nouvelle invasion britannique et c'est pourquoi il mit fin aux réjouissances publiques. D'abord, et avant tout, il réorganisa ses troupes. Tant bien que mal et, l'on s'en doute, plutôt mal que bien, faute de ressources, il équipa, arma et fit s'exercer des bataillons d'infanterie, des escadrons de cavalerie, des batteries d'artillerie. Plusieurs fortins furent aménagés le long du fleuve, de Buenos-Aires à Quilmès, partout où l'on pouvait craindre un débarquement. On utilisa à cet effet, outre l'artillerie que l'on

possédait déjà les canons et les obusiers pris aux vaincus.

Montevideo prépara aussi sa résistance.



Liniers, ayant pris des mesures exceptionnelles, décrète que tout homme en état de porter les armes doit répondre aux convocations des milices sous peine d'être tenu pour suspect et taxé d'incivisme. Liniers est l'âme de la défense. Il voit tout. Il passe les revues, préside les conseils de guerre, dirige les travaux de fortification. Deux mille quintaux de poudre sont apportés du Pérou. Le plomb est réquisitionné. On met à la fonte de vieux ustensiles d'étain. Pour obtenir les fonds nécessaires, on fait appel aux « dons patriotiques ». L'Ayuntamiento ayant admis que les milices nomment leurs chefs par voie d'élection, ces nominations, chose curieuse, se sont faites sans désordre. Ce serait vraiment l'union sacrée, s'il ne surgissait, trop souvent, de mesquines querelles entre Créoles et Espagnols, à propos de couleurs d'uniformes et de galons.

Les corps de troupes sont ainsi constitués : les grenadiers, ou troupes régulières, placés sous les ordres du capitaine Ferrada; les *Quinteros de Los Arrabales*, propriétaires des maisons de campagne de la banlieue; l'artillerie (Créoles et Espagnols) commandée par le Catalan Estebe y Llach; le régiment des provinciaux ou *arribenos* de la partie haute du pays, commandé par le commerçant Gara; le bataillon de mulâtres et de nègres dirigé par un Asturien, le commandant Baudrix. La cavalerie se compose de quatre escadrons de hussards, d'un de *miquelets*, d'un de carabiniers, dont les chefs se nomment Martin Rodriguez, Puyrredon, Bernaldez, French, Herrera, Alvarez, Enrique Martin. Enfin l'élite : la légion des patrices divisée en trois bataillons, avec les commandants Saavedra, Romero, Urien.

Au total, 8.500 hommes, dont 1.300 vétérans.

*
**

Liniers a vu juste.

A la fin du mois d'octobre 1806, les vigies de Maldonado signalent un grand nombre

de voiles à l'horizon. Toute une flotte cingle vers la Plata. Les Anglais. Encore les Anglais. Cette fois-ci, il ne s'agit plus d'un simple coup de main; une véritable expédition a été mise en branle. Ce que l'on aperçoit n'en est que l'avant-garde!

C'est un premier contingent de 5.000 hommes. L'escadre est commandée par l'amiral Stirling, le corps de débarquement par sir Samuel Achmuty. Méthodiquement, l'ennemi s'empare d'abord de Maldonado et de l'île Gorriti. Maldonado est une rade sûre à l'entrée de l'estuaire, avec les deux îles de Gorriti et de Los Lobos, cette dernière devant son nom aux loups marins que l'on y pêche en quantité.

Les miliciens de Maldonado ont opposé à l'ennemi une assez vive résistance. Ils ont tout de même dû capituler.

Le marquis de Sobremonte — toujours vice-roi en titre — réunit alors tous les soldats qu'il peut trouver dans la région et, bien retranché sur la grande Cuchilla, entre Montevideo et Maldonado, attend l'Anglais de pied ferme. Mordeille se met à sa disposition, non plus en corsaire, mais en cavalier : il vient de réunir un corps de 320 hussards relativement disciplinés et assez bien armés.

Ils sont tout de bleu habillés, et portent shako noir orné de plumes rouges. Leur drapeau est de soie rouge, écussonné aux armes d'Espagne. Tous ces gens ne demandent qu'à bien faire. Mais le nombre est contre eux. Soutenue par le feu de l'escadre, l'armée britannique force le passage, continue sa progression et arrive sous les murs de Montevideo le 1^{er} février 1807.

Il ne lui faut pas plus d'une nuit pour s'emparer de la ville. La résistance a été vive, cependant. Au cours du combat, Mordeille a été blessé à mort.

Lorsque Liniers qui a traversé le fleuve arrive avec 3.200 soldats devant Montevideo, il voit avec désespoir le drapeau anglais arboré sur le fort. Que faire? Il n'a pas la prétention de battre un adversaire deux fois plus nombreux que lui, et retranché. Du moins sauvera-t-il la capitale de l'invasion. Il se rembarque, évite les bâtiments anglais qui lui donnent la chasse et rentre à Buenos-Aires, où il trouve une population extraordinairement surexcitée.

Surexcitée à juste titre d'ailleurs! Prisonniers sur parole, Beresford, le colonel Pack et les autres officiers anglais, dès le débar-

quement de leurs compatriotes à Maldonado, avaient donné fête sur fête, réception sur réception. C'était comme un défi à leurs vainqueurs d'hier... Et, chose plus grave, l'on disait que des entretiens louches avaient lieu fréquemment entre Beresford et certains créoles. Parmi eux l'on nommait Olavarria et Saturnin Rodriguez Peña. A ces noms s'ajoutaient ceux du marin portugais Lina, contrebandier notoire, de White, sujet américain, d'Aniceto Padila, de l'Irlandais Edmond O'Gorman, mari de cette fameuse « Perichona » qui, lors de sa victoire, dispensait à Liniers ses sourires les plus engageants...

Coïncidence en tout cas fâcheuse : fêtes et pourparlers semblaient en corrélation avec la prise si rapide de Montevideo. L'on criait à la trahison. Liniers sentit qu'il fallait éclaircir cette affaire au plus vite; mais à peine avait-il commencé son enquête que Beresford et Pack, manquant à la parole donnée, quittaient la ville, se cachaient deux jours dans la maison de Gonsales, traversaient le Rio dans la chaloupe de Lina et se réfugiaient à Montevideo.

Émotion énorme à Buenos-Aires. La populace envahit la Plaza Mayor en poussant

des cris de vengeance. Trois complices présumés sont emprisonnés ; mais ni Rodriguez Peña ni Padilla ne sont inquiétés (1). Par représailles, deux officiers anglais du 71^e régiment d'infanterie, prisonniers dans une bourgade voisine de Buenos-Aires, sont assassinés. C'est un excès regrettable. Sir Samuel Achmuty se plaint à Liniers, et Liniers, toujours chevaleresque, écrit aux Anglais cette lettre :

« Parmi les tristes événements qui sont cause de mes soucis et de mes regrets profonds, depuis que la guerre trouble ce continent, il n'en est pas qui m'ait été plus douloureux que l'acte d'atrocité que vous portez à ma connaissance. Il n'est personne ici qui ne ressente ma propre indignation. Je viens de donner les ordres au commandant de hussards afin que tous les officiers anglais vivent dans une sécurité complète. J'envoie un détachement de troupes pour poursuivre les assassins et s'entendre avec les postes des frontières indiennes. Plus de

(1) Leur rôle est difficile à établir. Tout ce que l'on sait, c'est que le gouvernement anglais leur fera une pension à vie en qualité de « précurseurs de l'indépendance »...

vigilance devra éviter le retour de ces scènes affreuses.

« Laissez-moi vous dire que la conduite du commodore Home Popham, commandant à Montevideo, forme un contraste bien étrange avec celle du major-général Beresford, tenu en grande estime dans cette colonie par son humanité et ses autres vertus. Il n'était pas utile de faire le sac d'un village ouvert de tous côtés, tel que Maldonado, et d'exposer à mourir de faim deux cents prisonniers espagnols, en les jetant sans vivres sur l'île stérile de Lobos. Pour échapper au supplice d'une mort trop lente, quarante d'entre eux se risquèrent à traverser la mer sur des peaux d'animaux et, chose étonnante, leur périlleuse entreprise réussit. Ils annoncèrent quelle était la situation désespérée de leurs compagnons; on alla pour les sauver. Ces faits racontés partout n'ont pas manqué d'exciter l'irritation dans des natures ardentes et rudes.

« Je rends, Monsieur, pleine justice à votre mérite en déplorant nos malheurs communs. Je serai trop heureux de vous être agréable. Faites-moi connaître si je peux faire quelque chose pour vous. Disposez de ma bourse comme de la vôtre, avec la fran-

chise d'un frère d'armes; vous obligerez singulièrement votre humble et obéissant serviteur.

« Le chevalier DE LINIERS. »

On se croirait aux beaux jours de la guerre en dentelles!

*
**

Pendant la saison chaude (1), les opérations sont arrêtées. Les Anglais se contentent d'achever leur installation — qu'ils espèrent définitive — à Montevideo. Sir Samuel Achmuty offre à Beresford le commandement du corps expéditionnaire. Celui-ci, dont la situation est plutôt équivoque, décline cet honneur.

Moins scrupuleux, le colonel Pack prend la tête d'une colonne et bat facilement les milices du colonel Elio qui n'ont pas quitté la rive gauche du fleuve.

Le 10 mai 1807, les renforts anglais em-

(1) Dans l'hémisphère sud, les mois d'été sont nos mois d'hiver.

barqués au mois de mars apparaissent devant Montevideo. Il y a là 1.630 hommes (le 89^e régiment d'artillerie, des recrues et un détachement d'artillerie) avec le lieutenant général Whitelocke. Ce dernier exhibe aussitôt les lettres qui lui attribuent le commandement des forces britanniques en Amérique du Sud. Il n'inspire qu'une confiance médiocre à quelques-uns des chefs placés sous ses ordres. D'aucuns le tiennent comme « manquant totalement de zèle, de jugement et de prestige personnel ». Du moins, il sait faire des proclamations. Elles sont reproduites par le premier numéro d'un journal anglo-espagnol hebdomadaire qui paraît à Montevideo sous le double titre : *Estrella del Sud* et *The Southern Star*. Le principal rédacteur de ce périodique est Aniceto Padilla — naturellement!

Le 14 juin enfin, trente-deux transports, escortés par l'escadre de l'amiral Murray, débarquent à Montevideo 4.000 soldats commandés par Crawfurd. L'armée d'invasion, forte, désormais, de près de 10.000 hommes, est répartie en quatre brigades avec les généraux Achmuty, Lumley, Crawfurd et le colonel Mahon.

En face, l'on est bien renseigné et l'on se

prépare en conséquence. Liniers, le 28 juin, passe une grande revue de ses forces réunies. Ses régiments, défilant sur la Plaza Mayor, ont si fière allure, que la population en est réconfortée.

Une belle harangue, à ceux qui vont se battre, est tout de même indispensable. La voici :

« Citoyens armés pour défendre votre patrie, corps de vétérans et de marins qui tant de fois avez arrosé de votre sang les champs de bataille, invalides qui bravement m'avez demandé des armes, je vois sur vos visages l'annonce de la victoire. Tous ensemble repoussons, jusqu'à notre dernier soupir, les ennemis de notre religion, de la patrie, de notre honneur. Sa meilleure force est dans la présomption de notre faiblesse. Que votre énergie apprenne à l'Europe ce que sont toujours les Espagnols. Ayez à la mémoire votre constance dans le passé : vos familles et vos magistrats se reposent sur votre valeur. Les ministres du Seigneur offrent d'incessants sacrifices. Ceignez votre front de lauriers. »



Sur ces entrefaites, les Anglais traversent le fleuve et débarquent à Barragan. Un de ces curieux « commerçants » que les expéditions coloniales de S. M. Britannique traînent souvent avec elles, Jean Mawe, affirme que l'armée était dépourvue de guides, qu'on avait « fait espérer aux soldats qu'ils n'auraient même pas les pieds mouillés, et qu'ils avaient cependant de l'eau jusqu'à la poitrine... Avec beaucoup de difficultés, on trouva un vieux nègre que l'on força de guider la marche de l'armée. »

Liniers va au-devant des Britanniques. Il a divisé son armée en trois corps commandés par les colonels Elio, Velazco et Balbiani. La réserve est placée sous les ordres du capitaine de frégate Gutierrez de La Concha. Afin d'empêcher le ravitaillement de l'ennemi, les péons chassent les troupeaux à l'intérieur du pays. Cette mesure gêna beaucoup les soldats anglais qui, mal nourris et de surcroît trempés, arrivent à Quilmes en fort mauvais état.

Le 2 juin, on attend la bataille sur la rive droite du Riachuelo et au pont de Galves. L'ennemi se garde bien de la livrer, car il n'a débarqué que les 2.000 hommes de Crawford et Lumley sans artillerie ni cavalerie. C'est l'occasion, semble-t-il, de remporter une facile victoire : l'occasion est si belle que Liniers n'ose pas la saisir. Craint-il une surprise? Se méfie-t-il, lui, officier de marine, de ses aptitudes à commander une attaque en rase campagne? Bref, il reste sur ses positions. Les troupes d'Elio — ce chef vraiment malchanceux — en profitent pour se débâter. Le soir tombe. Liniers donne à la division Balbiani et aux réserves l'ordre de se replier sur la ville. Et il entreprend, avec un millier d'hommes que tant de marches et contre-marches ont fatigués, d'occuper les *corrales del Miserere*. Il y trouve l'ennemi déjà solidement installé. La brigade Crawford sort de ses positions, engage contre Liniers une lutte sévère, lui fait subir des pertes et l'oblige à reculer et à laisser sur le terrain ses morts, ses blessés et une partie de son artillerie. C'est un mauvais début, si mauvais que Liniers campant dans un rancho y passera — de son propre aveu — « la nuit la plus amère de sa vie ».

L'effroi règne à Buenos-Aires. Le Cabildo, qui se déclare réuni en session permanente, édicte, dans une grande bousculade, toutes sortes de mesures de salut public. L'entrée en bon ordre de la division Balbiani rétablit à peu près le calme. Liniers regroupe ses forces dans la ville même. Un moment désespéré par son échec, il se ressaisit. De nouveau, parcourant à cheval la ville et les faubourgs, partout acclamé, il anime les courages. Dans un combat de rues, il sera imbattable. On fera comme lors de la première Reconquista. Toute la population se joindra à l'élément militaire; — même les femmes et les enfants, et les esclaves noirs auprès de leurs maîtres; tous rassemblent fusils et grenades, et les tuiles, les briques, les pierres, et les bassines d'eau bouillante deviendront des armes entre leurs mains.

Mais les agresseurs tardent à venir. Deux journées s'écoulent. Whitelocke est indécis. Enfin il envoie à la brigade du colonel Mahon, cantonnée à Quilmès, l'ordre de le rejoindre.

Le 3 juillet, dans l'après-midi, les Anglais approchent. Leur plan n'est guère compliqué. Comme la ville est construite en échiquier, il s'agit de faire entrer simultanément douze

colonnes par autant de ces longues rues parallèles, et d'anéantir tous les obstacles jusqu'aux approches de la Plaza Mayor. Ils s'attendent à quelque résistance. Mais on dirait une cité morte. Pas une barricade, pas un canon, pas un fusil. Les bataillons passent près de la Plaza de Toros, rotonde muette. Prudemment, ils font leur entrée en ville : l'on n'entend que le bruit de leurs pas, le cliquetis de leurs armes. Rien. Personne. Portes closes. Puis, soudain, trouvant ce silence lourd, un coup de feu. Aussitôt, une énorme clameur s'élève de partout. Des patrouilles, dans les rues latérales, trouvent une résistance acharnée. Vers le centre de la ville, c'est pire. Chaque demeure est une forteresse. Chaque fenêtre crache la mort.

Et la Plaza de Toros, qui semblait vide tout à l'heure, s'anime d'un seul coup. C'est Gutierrez de La Concha qui la tient avec ses troupes. En vain lance-t-on dix assauts contre lui. Il les repousse. Et les cadavres s'amoncellent.

Le lendemain, à dix heures du matin, le drapeau anglais ne flotte qu'en trois points de la ville; au Retiro, aux Catalinas et à la Residencia. Ailleurs, les progrès sont nuls. La brigade Crawford — un corps d'élite —

attaque le couvent de San Domingo, le prend, le perd, se trouve encerclée et doit déposer les armes. Le capitaine Cadogan se défend trois heures dans la Casa de Vivreira et, assailli par les patrices de Saavedra, est, lui aussi, contraint de se rendre. Rue Moreno, une terrible décharge d'artillerie espagnole couche cinquante Anglais par terre. Derrière les barricades, les défenseurs exultent. Les moines brandissent leurs croix; les soldats, noirs de poudre, débraillés, héroïques, magnifiques dans l'horreur du massacre et la frénésie qui fait flamber leurs yeux, s'élancent à leur tour contre l'armée anglaise (1).

(1) Voici le compte rendu officiel anglais dans l'*Annual Register* : « Nos troupes marchent en avant et sont assaillies par une épouvantable grêle de mousqueterie, de grenades, de briques, de pierres lancées des fenêtres et des terrasses. Les portes des maisons étaient barricadées de façon à ne pouvoir les forcer, les rues étaient coupées de fossés profonds, et des canons placés sur le relèvement écrasaient nos colonnes en marche. La mitraille pleuvait. Les maîtres de maison, à la tête de leurs nègres, avaient fait de chaque demeure une forteresse. Malgré cette formidable défense, lord Achmuty pénétra jusqu'à la place et en fit un lieu de refuge pour les autres régiments accablés par le nombre. La brigade du général Crawford perdit toutes ses communications et fut forcée de se rendre. Le colonel Duff avec tout son détachement éprouva le même sort. Le général Whitelocke s'empara d'un poste placé de même au centre et l'occupa de sa personne; mais cet avantage partiel nous coûtait cher; nous avions 2.500 hommes hors de combat. Telle était la situation de l'armée le 5 juillet à la fin du jour. »

Le colonel Pack doit se replier. Le soir venu, Whitelocke, qui ne s'est décidé que tardivement à s'approcher en personne du lieu du combat, a perdu la partie. Un premier armistice est signé.

Le jour suivant, à Whitelocke qui s'était enfermé au Retiro, don Santiago de Liniers impose ses conditions : les Anglais ont deux mois pour évacuer complètement le Rio de la Plata. Ils s'embarqueront avec armes et bagages, mais rendront les forteresses avec toute leur artillerie dans l'état où ils les ont trouvées en y pénétrant. De part et d'autre les prisonniers seront échangés. Enfin, trois officiers britanniques de marque resteront en otage.

Le 7 juillet 1807 : c'est une date qui comptera dans l'histoire de l'Argentine...

Dès le lendemain, les vaincus remontent à bord de leurs navires qui cinglent, les uns vers l'Angleterre, les autres vers le Cap de Bonne-Espérance. Le 9 septembre, le dernier soldat du corps expéditionnaire a quitté le territoire de la vice-royauté de la Plata. Whitelocke, arrêté en débarquant en Angleterre, est traduit devant un conseil de guerre, qui le condamne à la perte de son emploi et le déclare « totalement incapable de servir

Sa Majesté en aucun poste militaire ». Déjà sir Home Popham avait été sévèrement traité. Les sentences sont lues devant tous les régiments.

V

Le reconquistador

— *El Reconquistador! El Reconquistador!*

Tel est le cri qui a accueilli Liniers lors de son entrée triomphale dans Buenos-Aires reconquise. A peine le victorieux a-t-il pu se frayer un passage à travers la cohue délirante. Il a mis des heures pour arriver, toutes cloches sonnante à grandes volées, jusqu'au parvis de l'église San-Domingo où l'évêque l'attendait, entouré de prêtres revêtus de leurs plus somptueux ornements.

— *El Reconquistador!*

Te Deum inoubliable, clamé par toutes les bouches. Et, selon le vœu, là-haut, devant l'autel de la Vierge, les étendards anglais enlevés de haute lutte, souillés de sang, per-

cés de balles, loques émouvantes qui seront, pour les générations à venir, le précieux témoignage d'une gloire chèrement acquise.

— *El Reconquistador!*

Hymnes militaires, fracas de cuivres, roulements de tambour. Parade sur la Plaza Mayor devant la Recoba et le Cabildo.

Feux de joie. Sur les places publiques, on a rassemblé les enseignes anglaises des boutiques. La plupart proviennent de *pulperias* ou cabarets. Et de flamber!

— *El Reconquistador!*

Tous les bâtiments sous le grand pavois dans les ports, tirant des salves cadencées. Avalanche odorante de fleurs tombant des balcons. Et de nouveau la « Perichona ». Rue de la Merced, elle a lancé au chef son mouchoir brodé...

— *El Reconquistador!*

Liniers est désormais l'égal des Cortez, des Pizarre, des Almagro.

La Cour de Madrid le comble d'honneurs. Le voici chef d'escadre, vice-roi, gouverneur et capitaine général (par intérim) de toutes les provinces du Rio de la Plata. Bientôt Charles IV lui donnera, en outre, la commanderie d'Arens, de l'ordre militaire de Montesa. C'est la première fois que l'orgueil-

leuse Cour d'Espagne concède de si hauts titres à un étranger.



... Les fêtes passées, les affaires reprennent et les rancunes oubliées se réveillent. Ce n'est pas une sinécure de régner sur les provinces de Montevideo, de Santa-Fé, du Paraguay, de Corrientes, des Missions, de Tucuman, de Potosi, de la Paz, de Cochabamba, de Chiquetos et des Pampas. D'autant plus que, pour avoir combattu, chacun se croit le droit de réclamer quelque chose. Or, le trésor est à sec. Comment paiera-t-on les corps militaires qui exigent leur solde avant de se disloquer?

Dans les bas quartiers, des bandes armées ont pillé des boutiques. Le désordre peut gagner, car les agitateurs ne manquent pas, qui veulent profiter des circonstances.

Le vice-roi doit lever, en toute hâte, une contribution (assez modérée d'ailleurs) sur les propriétés bâties et une taxe (rigoureuse) de 24 pour 100 sur les objets importés.

Que de mécontentements suscités par ces

mesures! Les guerres n'ont jamais entraîné qu'un surcroît d'impôt. Liniers fait ce que n'importe quel gouverneur aurait fait à sa place, mais il y perd des parcelles de popularité. Déjà!

*
**

Et les choses se compliquent.

Au mois de novembre, la famille royale de Portugal débarque au Brésil. Elle y cherche une retraite, car les Français sont à Lisbonne. Il y avait eu plus d'une querelle entre les colonies portugaises et espagnoles. N'oublions pas non plus que le Portugal est en ce moment allié de l'Angleterre, qui n'a point précisément témoigné d'amitié à l'Espagne. L'installation des princes de la Maison de Bragance en Amérique n'améliore pas les relations. Au contraire, la Cour de Rio-de-Janeiro mande au vice-roi de la Plata qu'il ait à s'allier au gouvernement portugais. Et de quel ton!

Liniers consulte l'Ayuntamiento sur la réponse qu'il convient de faire. La voici : « Les menaces sont incapables d'intimider un peuple accoutumé à affronter tous dan-

gers et à faire tous les sacrifices pour défendre les droits sacrés de la monarchie espagnole. »

Des mesures sont aussitôt prises, en prévision d'un conflit armé avec le Brésil. Il n'en a pas fallu davantage pour que les dispositions de la Cour portugaise fussent modifiées du tout au tout. Un dignitaire portugais est même venu proposer un accord commercial. Le comte de Liniers, frère aîné du vice-roi, s'est entremis à ce sujet. Sans s'engager à fond, le vice-roi a fait savoir qu'il admettait le principe du traité. Il ne voit d'ailleurs que des avantages à éclaircir la situation, à établir des rapports de bon voisinage. Le Cabildo proteste et déclare :

« L'état des relations entre le Portugal et l'Espagne déconseille l'initiative mentionnée et rend évidents les inconvénients d'un traité de commerce qui donnerait libre expansion dans la vice-royauté aux manufactures anglaises... »

Il y va de l'autorité du vice-roi. S'il laisse passer la protestation du Cabildo, Liniers n'est plus le maître. Cela, il ne l'admettra jamais, car il est le mandataire, le fondé de pouvoirs en quelque sorte du roi

d'Espagne en Amérique. Aussi répond-il de façon très militaire à son parlement au petit pied :

Et sa réplique se termine par le proverbe latin qui conseille au savetier de ne point regarder plus haut que la chaussure qu'il répare :

— *Sutor, ne ultra crepidam!*

Fureur du Cabildo, dont plusieurs membres, entre autres Alzaga, Santa-Colona et Aguiro, nourriront désormais pour le viceroy des sentiments de véritable haine. Comme ils sont les plus faibles, ils savent, sans avoir lu Guichardin, qu' « il ne convient pas de menacer tant que l'on n'est pas à même de mettre à exécution les menaces »; ils se contentent donc d'envoyer en Espagne leurs plaintes sur l'insolence de Liniers. Ils se scandalisent de ce qu'il ait outrepassé tous ses droits en nommant une sorte d'ambassadeur auprès d'une cour étrangère.

VI

Le tort d'être Français

Celle que tout Buenos-Aires appelle « la Perichona » est une élégante jeune femme. Ses parents, les Perichon de Vandeuil, se sont établis dans le pays depuis quelques années, à la tête d'une maison de commerce. Ce sont des Français, créoles de l'île de France, — de cette colonie qu'à rendue célèbre auprès de tous les hommes et des quelques femmes qui lisent des romans la récente traduction espagnole de *Paul et Virginie*. La Perichona, dont le prénom est Anita, éclipse toutes les Portenas par sa beauté, son charme et son esprit. A la vérité, c'est une magnifique créature.

En 1804, Edmond O'Gorman, jeune Ir-

landais, venu avec une licence royale de six mois pour gérer les affaires de sa famille, l'ayant aperçue, admirée, adorée, en a fait sa femme.

A-t-elle trouvé avec lui le bonheur? L'on prétend qu'elle est du dernier bien avec le trésorier Casamayor et aussi avec le colonel Burke. Ce dernier, officier anglais, passe pour être espion, — l'on observe en effet qu'il disparaît peu avant l'arrivée de Beresford, qu'il rentre dans la ville avec lui, et qu'il fait charger O'Gorman du recouvrement des « Tabacos y Filippinas », au profit de l'Angleterre, bien entendu!

La victoire de Liniers survient à ce moment. Dépossédé de sa lucrative fonction, le jeune O'Gorman, mari complaisant, trouve plus expédient de filer en Angleterre à bord d'un des vaisseaux de Popham, et il plante là sa trop belle épouse qui prend le parti d'acclamer don Santiago, idole du jour.



Désormais, Anita n'aura de cesse qu'elle ne l'ait conquis. Liniers, il est vrai, ne songe

guère à lui faire la cour au moment où l'ennemi se prépare à donner l'assaut. Mais après la victoire, au cours des fêtes brillantes qui sont données en l'honneur du vainqueur, elle a maintes fois l'occasion de le rencontrer. Bel homme, veuf, encore jeune, comblé d'honneurs, le Reconquistador ne saurait rester insensible aux charmes de sa compatriote. Libre de son cœur puisque son mari l'a abandonnée, elle reçoit le héros chez elle, chante pour lui seul des chansons créoles, de ces vieilles chansons aux rythmes naïfs et charmants qu'elle accompagne de sa guitare. Et, par une nuit, plus enivrante que les autres, ce qui devait arriver arriva...

Bientôt tout Buenos-Aires est au courant de l'idylle. Les gamins, les « chicos » fredonnent un couplet qui commence ainsi :

*Que es aquello que relumbra
Por la calle de la Merced?...*

Et les *piropos* qu'on lui décoche lorsqu'elle se promène au *Bajo*, font discrètement allusion à ses amours nouvelles.

Ce qui est curieux, c'est que la famille

Sarratea ne lui fait pas grise mine. Elle voit même d'un œil favorable le mariage de Carmen, fille de Liniers, avec le frère cadet de la Perichona.



A l'agitation succède une sorte de torpeur. Des mois passent. La lointaine colonie s'apaise peu à peu et semble oublier les dangers passés. Elles sont tellement longues à venir, les nouvelles d'Europe! Tout ce que l'on sait, c'est que Napoléon continue à jongler avec les couronnes. Les créoles voient en lui un héros de l'indépendance, un fils de la Révolution dont le triomphe pourrait bien être le leur. Les Espagnols qui tiennent les hauts postes le considèrent comme un usurpateur sans scrupule, sans religion, un monstre incarnant l'esprit du mal. Ils redoutent qu'il ne lui prenne la fantaisie de conquérir l'Espagne comme il a conquis les Pays-Bas, les provinces rhénanes, les royaumes de Lombardie et de Naples!...

Et leurs craintes ne sont que trop fondées.

Le 1^{er} août 1808, arrive à Montevideo un Français, le marquis de Sassenay. Il est,

théoriquement, parti pour remplir une mission commerciale. En réalité, il apporte des dépêches de l'Empereur dont il a pris connaissance à bord du brick *Consolateur* qui l'amène.

Il a bien failli, d'ailleurs, ne pas toucher le but. Alors qu'il se trouvait dans le Rio de la Plata, une tempête est survenue. Le brick a été jeté à la côte. Un corsaire anglais s'en est emparé, et Sassenay, qui a eu bien du mal à se sauver, a enfourché un cheval et couru à franc étrier jusqu'à Montevideo, où les sentinelles l'ont arrêté et conduit devant Elio, gouverneur de la ville. Elio, intrigué, l'interroge et, à l'affût de tout ce qui pourrait contribuer à désorganiser la vice-royauté de la Plata au profit de Montevideo et à son propre profit, témoigne à l'envoyé impérial une bienveillance marquée; mais Sassenay répond à ses amabilités en demandant à être reçu par le vice-roi. A contre-cœur, Elio le laisse partir, accompagné toutefois d'un de ses amis, le capitaine don Xavier Igarzabal. Le 13 août, Sassenay est à Buenos-Aires. Liniers a envoyé au-devant de lui une canonnière commandée par son fils Louis. Le messenger de l'Empereur reçoit, à son débarquement, un accueil cour-

tois mais distant. Il répète qu'il désire être entendu au plus tôt par don Santiago. On le mène à la forteresse. Don Louis et don Xavier ne le quittent pas. Il ne peut communiquer avec personne. Enfin, au bout de deux heures d'attente, il est introduit chez Liniers.

C'était son ami de jadis. Un élan vers lui. Le cri du cœur. La joie de se retrouver. Mais quoi! Ce n'est pas Jacques de Liniers, c'est le vice-roi qui est retranché derrière ce bureau, volontairement figé dans son attitude la plus officielle et qui demande *en espagnol*, à Sassenay ce qu'il désire. Et il y a dans cette salle trop vaste, que décorent de hautains portraits, le président du Cabildo, le premier alcade, le doyen des juges.

Décontenancé, Sassenay remet la valise qui contient ses dépêches. Puis on le prie de se retirer.

C'est que sa qualité de Français commence à nuire au vice-roi! Ses ennemis — et ils sont nombreux maintenant — disent de lui :
— C'est un étranger!

Il ne s'en cache pas. Mais il doit être doublement prudent. Il a appris, par son fils, qui avait causé avec Sassenay durant la traversée du Rio de la Plata, l'essentiel de la

mission de ce messenger. Aussi a-t-il, lui-même, prié les notables d'assister à la remise des dépêches. C'est devant eux qu'il les ouvre. Et ceux-ci apprennent, stupéfaits, les événements que relatent ces messages :

Napoléon y annonce l'élévation de son frère Joseph au trône d'Espagne. Il se flatte de lui assurer la fidélité de l'Amérique espagnole, et aux promesses se mêlent des menaces. D'autres dépêches reproduisent les actes de renonciation à la couronne de Charles IV et de Ferdinand VII. Enfin, des lettres adressées au vice-roi par le ministre de la guerre O'Farril et par Asanza, ministre des Colonies — des ralliés au régime nouveau — lui ordonnent de reconnaître le roi Joseph!

Est-ce possible? Prié de donner son avis, le président du Cabildo déclare :

« Je ne reconnais qu'un souverain, Sa Majesté Ferdinand VII. »

A tour de rôle, les autres dignitaires présents tiennent le même langage, et le vice-roi, lui aussi, conclut que la seule autorité à reconnaître est effectivement celle de Ferdinand VII. Vu la gravité des événements, la cérémonie du serment de fidélité à Sa Majesté Catholique qui devait avoir lieu le 31

août sera avancée de dix jours. Sassenay, indésirable en Amérique du Sud, n'a plus qu'à repartir en Europe et, afin qu'il ne puisse pas agir sur certains esprits, il quittera Buenos-Aires incontinent... Telles sont les décisions...

*
**

Soudain, du ciel couvert de nuages sombres, tombent de larges gouttes de pluie. Un orage affreux éclate. L'un des magistrats présents évoque l'horrible tourmente qui, le 20 janvier 1793, a tué dix-neuf personnes dans la ville. Naturellement, les rues sont désertes. Des trombes d'eau les balaient, poussées par un *pampero* furieux. Il est évident que Sassenay ne peut pas s'embarquer maintenant. Les navires ont trop de mal à tenir sur leurs ancres! Sassenay passera la nuit dans le palais et ne partira que le lendemain à l'aube, si le temps le permet...

Il faut en prendre son parti! On ne peut pas manquer de courtoisie envers lui. Liniers l'invite donc à dîner en compagnie de plusieurs personnages de marque. Le repas est cérémonieux à l'extrême. Sassenay a pour

voisines la femme de l'alcade et la fille du vice-roi. A peine échange-t-on quelques paroles insignifiantes. Enfin cette ennuyeuse cérémonie se termine. Sassenay est conduit dans une chambre du Palais. Un officier montera bonne garde devant sa porte...

Et, sans doute, ses invités partis, Liniers rêve. Il songe à sa patrie qu'il a quittée depuis vingt ans. Il songe à ses parents. Il songe à ses amis. Comme tout cela est loin, si loin qu'il frémit à remuer ce monde de fantômes! Certes, il ne se plaint pas de sa destinée : son ambition est satisfaite. Il règne sur un territoire immense. Maintenant surtout, maintenant que Ferdinand VII a abdicqué, il n'a plus au-dessus de lui qu'un reflet de sceptre, qu'une ombre de couronne. Reste-t-on fidèle à une ombre? Obéit-on à un reflet?

Pour un serment de loyauté devra-t-il combattre ses frères? Si l'Empereur, apprenant l'accueil fait à son ambassadeur, envoie dans le Rio ses frégates, Liniers fera-t-il tirer ses artilleurs espagnols sur les navires de France? Tout plutôt que cela! Il abandonnera sa charge. Il résignera ses fonctions. Mais non! Cela aussi est impossible. Les partisans de l'Indépendance gagnent, de

jour en jour, du terrain et des cœurs. S'il abdique, ils seront les maîtres. Ce sera peut-être une révolution sanglante, comme en France. Ce sera, à coup sûr, la dislocation des Indes occidentales.

Jacques de Liniers se décide : il s'en va frapper à la porte du marquis de Sassenay. Ah ! cette fois-ci, il ne parle plus espagnol. Les effusions passées, il prie Sassenay de raconter son aventure. Elle n'est pas banale.

Napoléon ayant appris que des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud étaient gouvernées par un Français qui avait battu les Anglais, voulait, à toutes forces, entrer en relations avec lui. On avait cherché, sur ses ordres, quelqu'un qui connût non seulement les Amériques, mais encore Liniers. Decrès, ministre de la Marine, avait tout de suite proposé le commandant de corvette Jurien de La Gravière. Cet officier, au cours d'une escale à Montevideo, en 1800, avait eu l'occasion de connaître Liniers et de se lier d'amitié avec lui (1).

(1) « Nulles relations ne m'ont laissé un plus agréable, je dirais même, un plus précieux souvenir que celles que j'eus alors avec un de mes compatriotes, M. de Liniers, entré bien jeune au service de l'Espagne et qui commandait à cette époque les canonnières armées pour la défense de la Plata. M. de Liniers avait déjà plus de quarante ans, c'était presque

Mais ce n'était guère prudent de confier une mission de ce genre à un commandant de navire. Mieux valait un émissaire officieux. Le ministre Maret se souvint alors d'avoir rencontré en Bourgogne, tout à fait par hasard, un ancien émigré français, le marquis de Sassenay, qui avait beaucoup connu Liniers. Et c'est ainsi que Sassenay, retiré sur ses terres à deux lieues de Chalon-sur-Saône, avait, tout ébahi, reçu la visite d'un courrier impérial qui l'ayant invité à monter dans une chaise de poste, l'avait, à vive allure, emmené à Bayonne où l'Empereur l'attendait.

Jusqu'ici Sassenay s'était toujours tenu à l'écart des affaires publiques. Il ne comprenait donc absolument rien à ce qui lui arrivait. D'autant plus qu'il faisait, soudain, figure de personnage! L'Empereur le recevait immédiatement, et, sur le ton brusque qui lui était habituel, lui faisait part de ce qu'il attendait de lui : aller voir au plus tôt le général de Liniers, vice-roi de la Plata ; la

le double de mon âge. Une sympathie mutuelle établit cependant entre nous, dès notre rencontre, une sorte d'intimité. J'étais fier de la préférence que m'accordait sur tous mes compagnons cet homme distingué. Je ne présentais pas la juste célébrité qui devait s'attacher un jour à son nom. Les entretiens de M. de Liniers étaient pour moi d'un rare intérêt. » (JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Souvenirs.*)

mission était de la plus haute importance; un brick l'emmènerait dès le lendemain. En attendant, il ferait bien de rédiger son testament. Quant aux instructions, le ministre des relations extérieures, Champagny, lui en donnerait de plus détaillées...

L'entrevue entre l'ex-émigré et le ministre avait été très brève.

Impossible de faire la moindre observation. D'ailleurs Sassenay avait été conquis. Le testament écrit, les instructions en poche, Sassenay était monté à bord d'un mauvais brick, le *Consolateur*, commandé par le lieutenant de vaisseau Dauriac, qui avait appareillé aussitôt. Et en route, Sassenay recevait du commandant un pli secret, cacheté, contenant des instructions complémentaires.

Oui, quelle aventure, vraiment! Et Liniers admire les méthodes de l'Empereur. Au moins il ne s'embarrasse pas de formalités, de routines, de préjugés! C'est un chef.

Sassenay parle de la France. Avec quelle avidité on l'écoute. Liniers n'a, de la France, que des nouvelles déjà très vieilles par son frère, un émigré, et depuis lors seulement les brefs communiqués — et forcément bien tendancieux — que contiennent les gazettes espagnoles. Sassenay parle aussi de l'Es-

pagne. Et il n'a qu'à redire en somme ce que lui prescrivent ses instructions :

« Une assemblée a été convoquée à Bayonne pour s'occuper de la régénération du pays. Quelles espérances cette convocation fait naître dans toute l'Espagne, dont les villes et les bourgs appellent de tous leurs vœux le souverain qui leur a été promis, Joseph-Napoléon, roi de Naples et de Sicile!

« Les Espagnols se félicitent d'un changement de dynastie accompli d'une manière si pacifique, qui promet à leur patrie le remède aux maux dont elle souffrait depuis si longtemps, et qui leur donne l'espoir de voir renaître son ancienne gloire et son ancienne prospérité. »

Sassenay se flatte-t-il d'avoir convaincu son ami? Il laissera entendre, plus tard, à l'Empereur, que le vice-roi se montrait déjà presque entièrement acquis à Napoléon, et prêt à lui assurer la fidélité des colonies espagnoles, — du moins dans le futur (1).

(1) « Son dévouement est acquis aux projets de l'Empereur, puisque le sort de l'ancienne dynastie est décidé, mais les circonstances actuelles et les moyens dont il dispose ne se prêtent pas à leur réalisation. » Il faut considérer comme apocryphe une prétendue proclamation de Liniers qui ne se trouvait que dans la *Feuille économique* imprimée à Paris en 1808 (sous la rubrique espagnole).

Liniers a pu être entraîné un instant. Mais il veut savoir exactement ce qui s'est passé à la cour de Madrid. Il insiste. Le marquis de Sassenay est un gentilhomme qui ne peut pas mentir. Il répète ce qu'il a déjà dit. Mais non, ce n'est pas possible! Ni Charles IV, ni Ferdinand VII n'ont sans doute abdiqué de leur plein gré. Liniers a juré fidélité au vrai roi d'Espagne. Il n'a pas le droit de se soumettre à l'usurpateur! Ah! quelle affreuse situation si, s'étant trompé, au lieu de partager la gloire d'un Murat, le vice-roi ne méritait plus que le peloton d'exécution! Comment deviner?

L'envoyé repart pour Montevideo, d'où il doit regagner la France.



La cérémonie de la prestation du serment de fidélité au roi d'Espagne a lieu tous les ans à Buenos-Aires, mais, cette année, elle doit être particulièrement solennelle. Une médaille est frappée à l'effigie du nouveau souverain, et affirme que « A Ferdinand VII, roi auguste d'Espagne et des Indes, la cité

de Buenos-Aires jure son amour, sa fidélité, sa loyauté ».

Quoique fort mal instruite des événements d'Europe, la population de la Plata sait qu'il se passe des choses extraordinaires en Espagne. Ce n'est pas pour rien que la cérémonie a été avancée de dix jours. Des agents du Cabildo ne se sont pas fait faute, d'ailleurs, de répandre des bruits inquiétants.

Mais les cloches, ce 21 août, sonnent joyeusement. Les détachements de tous les corps de troupe, bataillons réguliers et milices, se rangent en bel ordre sur la Plaza Mayor dont les fenêtres sont pavoisées. La foule s'accumule derrière les cordons de soldats. De mystérieux personnages circulent parmi elle et propagent une rumeur étrange : « Liniers trahit ». Un courant est créé. Ce n'est encore qu'un murmure. Tout à l'heure, ce sera peut-être une clameur. Les esprits sont si prompts à s'exciter ! Et, tout à coup, la clameur s'élève, en effet — mais ce n'était pas celle qu'attendaient les ennemis du vice-roi. Il a suffi à Liniers de se montrer là-haut, à un balcon, pour rendre au peuple son enthousiasme de la *Reconquista*. L'acclamation s'amplifie. Il fait signe qu'il va parler, et il parle. Sa voix forte, qui porte bien,

prononce la formule du serment rituel. Alors soldats et porteños, tous, tous, électrisés, hurlent leur enthousiasme. Les agents de désordre se taisent ou s'éclipsent pour éviter un sort fâcheux...

Du coup, la situation du vice-roi paraît consolidée. Ses ennemis sont bien forcés de reconnaître que sa popularité n'est pas morte. Ils s'apprêtaient à foncer. Ils croient plus prudent maintenant de reculer et de cacher leur jeu. Aussi le Cabildo de Buenos-Aires signe-t-il à l'*unanimité de ses membres* une proclamation à la louange de son vice-roi, de « son digne chef », don Santiago de Liniers.

VII

Montevideo contre Buenos-Aires

Sassenay, comme il a été convenu, passe à Montevideo où il doit s'embarquer par le premier navire espagnol disponible, pour gagner la France. L'ordre en a été formellement donné par le vice-roi au gouverneur. L'ancien émigré avait alors fait observer qu'il avait tout perdu à son arrivée dans le Rio, hors la valise diplomatique. On lui avait répondu de ne pas s'inquiéter : la « générosité espagnole » n'était pas un vain mot. S'il s'est fait quelque illusion à ce sujet, le voici bientôt étrangement déçu. Il joue de malheur. Quelques heures avant lui est arrivé don Manuel de Goyeneche, député de la Junte de Séville. Et Goyeneche a annoncé à

Élio que la péninsule, soulevée, prend les armes, bien décidée à s'ensevelir sous ses propres ruines plutôt que de subir le joug étranger. Et c'est la Junte de Séville qui entend, durant la captivité du roi Bourbon, assumer le pouvoir, et diriger la lutte contre l'usurpateur.

Élio est ravi. Voici que se relâchent les liens entre les colonies et la Métropole. Sans doute y aura-t-il quelque profit pour lui à tirer de ces événements. Et puis voilà des armes contre ce maudit Français de Liniers. Voilà une belle occasion de faire prisonnier Sassenay qui se vantait d'être son ami. Et le messenger impérial qui se voyait déjà navigant vent en poupe sur la route de France, est immédiatement jeté dans un cachot, ainsi que l'équipage du *Consolateur*. A la première occasion, ils seront tous expédiés à Cadix dont les pontons ont une sinistre réputation (1).

Peut-être même Élio arrivera-t-il tout de suite à se hisser jusqu'aux honneurs suprê-

(1) En mai 1810, Sassenay tente de s'évader des pontons. Il est repris. Sa femme fait des démarches auprès de Napoléon et de la Cour de Londres. Ce n'est qu'au mois d'août de la même année que Sassenay sera compris dans un échange de prisonniers.

mes. Il n'épargne rien pour arriver à ses fins. Mieux, il reçoit le député de la Junte avec mille démonstrations de respect. Il lui représente comme très précaire la situation des provinces d'Amérique. Liniers les a écrasées d'impôts. On dirait vraiment qu'il a juré, ce Français — car il ne faut pas oublier qu'il est Français — de séparer la colonie de la Mère-Patrie! Bref, en trois jours, don Manuel de Goyeneche a la tête farcie des méfaits du vice-roi.

Ce n'est, d'ailleurs, pas un mauvais garçon, ce Goyeneche. C'est un aventurier plus intrigant qu'intelligent, et qui a fait rapidement sa carrière.

Fils de riches négociants d'Arequipa, au Pérou, il avait été envoyé en Espagne pour traiter d'importantes affaires commerciales, mais il avait dissipé au jeu et en galanteries l'argent que lui avaient confié ses parents. N'osant pas rentrer en Amérique, il avait tranquillement endossé l'uniforme d'un capitaine de milice. C'est dans cet accoutrement que Murat l'avait rencontré. Don Manuel avait belle prestance; il était sans préjugés. Murat n'avait pas eu grand mal à lui faire accepter une mission qui lui permit de rentrer triomphalement en Amérique. Il s'agis-

sait simplement d'aller là-bas convertir les coloniaux à la cause de Napoléon. Sur ces entrefaites, la Junte de Séville avait proclamé son indépendance, et Goyeneche, abandonnant Murat, était entré au service des patriotes d'Espagne. Il retournerait en Amérique, il est vrai, mais pour leur compte à eux, et avec le grade de brigadier-général. Les révolutions voient de ces évolutions. Il s'agit de ne pas compromettre par une bévue cette ascension rapide. Don Manuel écoute Elio, mais il écouterait aussi Liniers. Peut-être don Manuel était-il venu avec l'intention de prendre sa place. Il n'en a certainement plus envie maintenant. Non que les choses d'Amérique du Sud soient nouvelles pour lui ! Il était au fait des rivalités politiques. Mais il ne pensait pas qu'en si peu de temps les idées séparatistes eussent fait tant de progrès !

La nouvelle de son arrivée et l'annonce des événements d'Europe n'ont fait que donner à ces tendances une nouvelle vigueur. C'est de l'eau bénite de cour, cette proclamation du Cabildo qui a suivi la cérémonie de la prestation du serment. Liniers le sait. Et il est le premier à avertir don Manuel des troubles graves qu'il pressent. Le chef des

meneurs, Elio, a des agents qui montent les esprits contre « le Français Liniers ». Elio tient, même en public, des propos tellement offensants sur le compte du vice-roi que celui-ci le prie de venir s'expliquer au plus vite à Buenos-Aires.

Mais don Xavier Elio n'est pas téméraire. Il se garde d'obéir. De sa propre autorité, il rédige en termes comiques, une déclaration de guerre à Napoléon ! Liniers est bien forcé de sévir. D'accord avec Goyeneche, il dépose le gouverneur de Montevideo et nomme à sa place le capitaine de vaisseau Michalena (1). C'est un acte d'autorité sensationnel. Elio y répond par un coup de force non moins sensationnel. Sur ses ordres, les notables font fermer les portes de la ville au nez de Michalena et le laissent dehors un bon moment « pour vérifier ses titres et qualités » ! Cet affront n'est qu'un début. Lorsqu'il entre dans la salle du Cabildo, le nouveau gouverneur est accueilli par des menaces. Des exaltés se préparent à lui faire un mauvais parti, et il n'a d'autre ressource que de fuir par une porte dérobée. Toute révolution commence ainsi. Le premier succès

(1) 1^{er} septembre 1808.

donne confiance aux meneurs, et les meneurs entraînent à leur suite les masses populaires sûres de l'impunité.

Le triomphe d'Elio, le 17 septembre 1808, est le triomphe de l'idée révolutionnaire qui aboutira, vingt ans plus tard, à la proclamation de l'indépendance de la République Orientale de l'Uruguay.

Pour le moment, ce n'est encore qu'une émeute. Un cortège qui se grossit de tous les faibles, de tous les mécontents parcourt les rues de Montevideo en hurlant : « Mort à Michalena ! Vive Elio ! A bas Buenos-Aires ! »

Le malheureux Michalena, réfugié chez un de ses amis, le poète Prego de Oliver, ne peut rien faire, rien tenter pour imposer son autorité. Les hurlements de la populace se rapprochent. Les émeutiers se dirigent vers la maison d'Oliver. Michalena se rembarque précipitamment et, à toutes voiles, regagne Buenos-Aires...

*
**

C'est lui qui raconte à Liniers son équipée. Toute la ville l'apprend en même temps.

Des fenêtres de la forteresse, Liniers regarde les groupes animés qui se forment sur la Plaza Mayor. Cette foule versatile qui, un mois auparavant, l'acclamait, peut-il compter encore sur elle?

· Et les nouvelles de Montevideo continuent d'arriver, plus mauvaises, plus inquiétantes de jour en jour. La population a réclamé un Cabildo ouvert. Cabildo ouvert! Ces mots ont un prestige inouï. Le Cabildo a eu lieu. Il comprenait, outre les fonctionnaires de la ville, les chefs militaires et vingt « députés du peuple »... Sans compter tous ceux qui, mandatés seulement par eux-mêmes, avaient pénétré par les fenêtres dans la salle des séances. Elio présidait le Cabildo. L'alcade Parodi avait distribué des tracts contre Liniers. Aussi, lorsqu'il a déposé une proposition de déchéance du vice-roi, Elio a-t-il été acclamé. Liniers a été déclaré traître à la patrie et, dans des dépêches envoyées immédiatement à Séville, Elio a déclaré que toute la population était d'accord avec lui pour exiger la destitution du « Français ».

*
**

Le « Français », lui, est tout prêt à partir. Il demande à don Manuel de Goyeneche de vouloir bien transmettre sa démission à la Junte de Séville. Puisque toutes les haines s'accumulent sur sa tête, puisque, après vingt-cinq ans de services — et quels services! — on met en doute ses sentiments, il préfère laisser la place à un Espagnol dont on ne discutera pas le patriotisme. Goyeneche le supplie de rester.

En attendant, toute la population de la Plata veut déclarer la guerre à la France.

L'on chante dans les cabarets de Buenos-Aires des hymnes patriotiques. L'un d'eux, surtout, a beaucoup de succès :

A la guerra, à la guerra, Españoles!
Muera Napoléon!
Y viva el rey Fernando,
La patria y religion!...

Un après-midi, passant calle de la Merced, des soldats ont entendu la Française, la « Perichona » qui chantait, elle aussi, cet air guerrier, mais elle transposait ainsi les paroles :

*A la guerra, à la guerra, Españoles!
Viva Napoléon!
Y muera el rey Fernando,
La patria y religion!...*

Cela a failli tourner mal. Liniers a dû intervenir et prier sa belle amie de ne plus se livrer à des manifestations de ce genre.

N'empêche que les malveillants crient au complot! Le bruit court que l'on a vu Anita à la Forteresse en costume de colonel, le bonnet de police sur l'oreille et l'épée au côté!...

*
**

Les Anglais, naturellement, suivent avec un vif intérêt les progrès de la révolte de

Montevideo. Ils ont tout à y gagner, bien sûr ! Ce qu'ils n'ont pas pu obtenir par les armes, ils comptent bien l'avoir par la diplomatie. C'est à Rio de Janeiro qu'ils agissent. La petite cour portugaise fomente intrigues sur intrigues avec lord Strangford, ambassadeur lettré qui, à ses moments perdus, traduit en anglais les vers de Camoëns, et l'amiral Sidney Smith. Justement, la princesse Charlotte de Bourbon, femme du prince régent de Portugal, est une infante espagnole. Elle est sœur du ci-devant roi d'Espagne, et le roi a abdiqué ; il n'y a plus de Bourbons en Espagne. Elle pourrait bien avoir des droits sur la vice-royauté de la Plata. Un extraordinaire manifeste adressé aux « vassaux des Espagnes et des Indes » est largement distribué dans les pays latins des deux Amériques, signé *la Princesa doña Carlota Joaquina de Borbon*. Et les Anglais ne demandent pas mieux que d'appuyer ses prétentions. Burke — le fameux colonel Burke — déploie ses talents. On le voit à Rio de Janeiro et à Montevideo. Il distribue des promesses, ce qui est bien, et de l'argent, ce qui est mieux. Liniers sait tout cela, mais que peut-il faire maintenant ? Rien. Et c'est ce qui le navre.

Burke a apporté à Liniers des lettres qui viennent de la princesse Charlotte. Celle-ci, après avoir exposé ses titres, propose au vice-roi de soumettre « ses plaintes » contre le gouverneur de Montevideo à sir Sidney Smith et elle promet, au besoin, l'aide combinée de l'amiral britannique et des soldats portugais !

Liniers repousse avec hauteur ce monstrueux projet :

« Ceux qui ont su défendre leur territoire contre les attaques de l'étranger, n'ont pas besoin d'une aide étrangère pour rétablir l'ordre chez eux. »

Burke, l'ancien amant de la « Perichona », a quitté Buenos-Aires.

Mais la « Perichona » a dû partir aussi. Elle devenait trop compromettante ; et Liniers, du reste, en était lassé. Il ne fut pas difficile d'arracher au vice-roi un ordre d'expulsion.

Anita grossit, à Rio de Janeiro, le groupe des réfugiés politiques venus de la Plata. Sa maison leur était largement ouverte. Elle était accueillante aussi à bien des hauts per-

sonnages brésiliens, à des Anglais notoires aussi, par exemple, disait-on, à lord Strangford.

Et elle avait beaucoup à dire, cette exilée qui avait pu se mêler à tant d'intrigues.

VIII

La révolte

Le mouvement déclanché par Elio était dirigé à la fois contre Buenos-Aires et contre Séville. La rivalité des deux grandes villes de la Plata datait de leur fondation! Mais, pour le moment, Elio et ses amis faisaient cause commune avec les séparatistes de Buenos-Aires. N'avaient-ils pas en Liniers un ennemi commun? De l'argent, grâce à l'Angleterre, on n'en manquait point. Parmi les conjurés, l'on trouvait les membres du Cabildo qu'un an auparavant le vice-roi avait cinglés durement de ce *Sutor, ne ultra crepidam*, impardonnable!

Alzaga était à leur tête. Il avait comme lieutenants Aguirra, Santa-Colona et Villa-

nueva. Mais si bien agencée que soit une conspiration, il est rare qu'elle reste ignorée de ceux contre qui elle est dirigée. Un émule de Machiavel a écrit : « On ne saurait faire de conjuration tout seul. C'est pourquoi les conjurations sont si dangereuses. La plupart des hommes étant imprudents ou mauvais, il est bien périlleux de lier partie avec eux. » Vérité de tous les temps et de tous les pays. Liniers le constatera bientôt, car il n'a tout de même pas perdu d'un coup tous ses partisans, tous ses amis. Il a des intelligences de l'autre côté de la barricade. Il sait que la date choisie par ses ennemis est le 1^{er} janvier et l'occasion, l'élection des « capitulaires ».

Au demeurant, il n'y a plus qu'à laisser les choses suivre leur cours. Une proclamation apocryphe de Liniers a été imprimée et abondamment distribuée en tracts. Elle a ébranlé les esprits. Le récit de l'entrevue secrète entre Liniers et Sassenay court les rues. Les proclamations lancées de Cadix contre les envahisseurs sont réimprimées à Buenos-Aires, à l'imprimerie des Enfants-Assistés. Elles entretiennent les sentiments de haine à l'égard de tout ce qui est français. Aussi, la nouvelle de la malheureuse capitulation de

Baylen est-elle accueillie avec des transports d'allégresse. A croire que, déjà, l'armée espagnole a fait son entrée triomphale à Paris!

*
**

La veille du Jour de l'An, l'on a remarqué une certaine agitation dans les cabarets du port. Il y a eu, aussi, des arrivées insolites de miliciens de province. Malgré tout, Liniers n'est pas très inquiet. Il a simplement consigné les troupes qui devront rester dans leurs quartiers respectifs jusqu'à midi. Elles se composent, en majorité, ces troupes, de soldats et de gradés ayant pris part à la Reconquista; la solide légion des Patrices de Saavedra, le régiment d'artillerie de l'Union commandé par le colonel don Gerardo Estebe y Llach, les Arribenos du capitaine Ortiz, les noirs et les mulâtres, les hussards de Puyrredon. Celui-ci, absent, est remplacé par Martin Rodriguez.

Seuls les corps espagnols sont douteux. Ils marchent, croit-on, aux ordres du Cabildo, c'est-à-dire de l'alcade Alzaga, et ce sont eux qui occupent, comme de coutume,

les alentours de la Plaza Mayor où l'élection doit avoir lieu. Obéissant aux consignes secrètes qu'ils ont reçues, les chefs de détachements ne laissent passer, pour aller voter, que les vrais Espagnols, à l'exclusion des créoles.

A peine la séance électorale est-elle plus bruyante que les autres années : tous les capitulaires sortants sont réélus. Il ne reste donc plus à « l'alcade de premier vote », don Martin de Alzaga, qu'à présenter la liste à la ratification du vice-roi. A cet effet, il se rend au fort en compagnie de ses collègues. Liniers appose la signature qu'on lui demande. Jusqu'à présent tout est normal. Il n'y a pas le moindre prétexte à des troubles. Les élus sortent. Et soudain, Villanueva crie :

— Junte comme en Espagne! A bas le Français Liniers!

Les Espagnols, massés sur la place, font chorus.

— A bas Liniers! Junte comme en Espagne!

La cloche du Cabildo sonne à toute volée. C'est un terrible concert de hurlements. La garde du Palais a clos les portes enfermant ainsi avec Liniers un certain nombre de no-

tables. Le tumulte s'amplifie. Les portes vont céder sous la poussée des conjurés. Le chef des patriciens, Saavedra, aux premiers bruits de la révolte, s'est glissé dans le palais. L'épée au côté, botté et faisant sonner ses éperons, il pénètre dans la salle où le vice-roi indécis écoute les propos pessimistes de Ruiz Huidobro, chef d'escadre, du brigadier-général Molina et de l'évêque Lué. Son arrivée fait sensation. Il écarte les officiers espagnols et, s'adressant à Liniers :

— Excellence, laisserez-vous faire ces gens-là ?

Liniers a un geste d'impuissance. Saavedra insiste.

— Certains sont prêts à vous trahir. Mais les Patrices eux, n'attendent que votre ordre pour les mettre à la raison.

Ruiz Huidobro ricane. Le colonel le regarde d'un air si déterminé qu'il perd contenance. Il demande l'ordre d'intervenir.

— Le sang va couler, dit l'évêque.

Au dehors, le tumulte redouble. C'est une effroyable tempête d'émeute.

— Vive la Junte !

La Junte vient d'être élue, en effet, dans le palais du Cabildo. Elle est composée d'Européens. Seuls, deux créoles, amis d'Alzaga,

y figurent : don Julian de Leiva et don Mariano Moreno. En font partie, naturellement, l'alcade Reinal, Villanueva et Santa Colona. Une députation se présente à la porte de la forteresse. On l'introduit auprès du vice-roi. Elle lui signifie sa destitution. Saavedra, auquel on ne faisait plus attention, s'est éclipsé. A-t-il, lui aussi, abandonné son chef? Écrasé, vaincu, celui-ci offre de résigner sa charge si le peuple l'exige, mais, ce qu'il ne veut pas, c'est se démettre en faveur d'une Junte. Comme si cela avait une importance quelconque! Les Espagnols se consultent tout bas. Perdre du temps, c'est perdre peut-être la partie. Il semble certain que Liniers ne fera pas une concession de plus. Pendant que l'on discute, les cordons de soldats ont peine à maintenir les amis du Reconquistador. Il s'agit de les mettre en présence d'un état de fait.

Les députés acceptent donc la proposition de Liniers et rédigent l'acte par lequel celui-ci se retire en priant la Junte d'Espagne de lui nommer un successeur. La feuille est devant lui. Il a déjà la plume en main lorsque, — coup de théâtre, — Saavedra entre escorté de six officiers. Le vice-roi le regarde, interdit.

Quel désarroi! Les fidèles entourent leur chef. Saavedra s'adresse à lui, proteste contre cette démission qu'on a voulu lui arracher de force...

— Vive la Junte! crie quelqu'un.

— Hors la loi!

Les Patrices mettent l'épée à la main, Les conjurés reculent. Sur la place, le roulement des tambours chasse la multitude. C'est la Légion des Patrices qui arrive, s'ouvrant de force un chemin jusqu'à la forteresse. Une fois crevés les barrages de soldats espagnols, le vrai peuple de Buenos-Aires se fraie, lui aussi, un passage. Bagarres. Remous formidables.

— Vive la Junte!

— Vive Liniers! Vive le Reconquistador!

Ceci domine cela. Saavedra entraîne le vice-roi à la porte de la forteresse. Des acclamations éclatent qui n'en finissent plus.

— Vive Liniers! Vive Liniers!

Allons! Le coup de force a échoué. Le peuple et les soldats ont maté la révolte.

Il suffira d'un châtement exemplaire pour qu'elle ne se reproduise plus. Hélas! Liniers n'aurait-il pas pratiqué un peu les théories du doux Jean-Jacques et du bon Bernardin de Saint-Pierre? N'est-il point du siècle de

la sensibilité? Au lieu de suivre la froide raison, il écoute son cœur. Alors qu'on lui a conseillé cinq exécutions, il se contente de faire exiler Alzaga, Reinal, Villanueva, Neira et Santa Colona. Et quel exil? En Patagonie où ils pourront, à leur aise, poursuivre leur œuvre néfaste! Pourquoi Moreno et Leiva ne sont-ils pas, eux aussi, condamnés? On ne risque pas grand'chose à tenter une révolution! C'est bon à savoir. On s'en souviendra.

Et Elio qui a, il faut le reconnaître, un certain sens de l'humour, portera bientôt un dernier coup au prestige de don Santiago en envoyant en Patagonie un navire commandé par don François-Xavier de Viana qui ramènera triomphalement les exilés à Montevideo.

IX

Le Comte de Buenos-Aires

La Junte suprême de Cadix a reçu les dépêches de Goyeneche et de Liniers qui lui annonçaient les événements d'Amérique. Ainsi paraissent fondés les griefs dont Élio se faisait l'écho. Car Élio a envoyé lettres sur lettres à Cadix. Il est vrai que ses appréciations concernant le vice-roi ne correspondent guère avec celles que don Manuel de Goyeneche a faites dans son long rapport sur la situation. Du député ou du colonel, qui a raison? Comme il est malaisé de résoudre de si loin les conflits coloniaux! Surtout lorsque l'on manque de vaisseaux et de troupes. Tirés à hue et à dia les membres de la Junte décident de ménager les deux partis. Et ils décrètent :

1° Que Liniers, vice-roi démissionnaire, sera remplacé par don Balthasar de Cisneros, lieutenant général de la flotte royale;

2° Que ledit Liniers, Reconquistador, recevra un titre de Castille, libéré de toutes contributions, et une pension de 100.000 réaux sur les caisses publiques de Buenos-Aires, jusqu'à ce qu'il lui soit assigné dans le territoire de cette vice-royauté des terres capables de produire ce revenu;

3° Que le colonel Elio passera sous-inspecteur des troupes et que le maréchal de camp Nieto sera nommé gouverneur de Montevideo.

Ces trois décrets sont du 31 février 1809. Ils parviennent à Buenos-Aires dans les premiers jours de mai, à peu près au moment où don Balthasar Hidalgo de Cisneros, lieutenant-général de la marine, ancien combattant de Trafalgar, s'embarque sans aucun enthousiasme sur la frégate *Proserpine* pour prendre possession de son gouvernement de la Plata.

Liniers, ayant le choix du titre, prend celui de comte de Buenos-Aires. Dégoûté du pouvoir, il attend avec impatience son successeur. La situation est de plus en plus difficile. Sa faiblesse a détourné de lui ses amis

et n'a pas tourné en sa faveur ses ennemis. Au contraire! Écœuré de tant d'ingratitude, de tant de lâchetés, il n'a peut-être plus foi en lui. En vérité, il est hors de cause. Les rivalités, les ambitions jaillissent librement et les partis s'affrontent.

Un passé de trois siècles est en liquidation. Liniers a conduit ses administrés à la victoire. Il leur a donné conscience de leur force. Cette force, ils la veulent mettre au service de la patrie qu'ils ont découverte, — et qui n'est pas la lointaine Espagne. Pour la première fois, les Espagnols trouvent les créoles en lutte ouverte contre eux. Et les créoles ont à lutter aussi contre les gens de couleur, les *pardoz sambas*, divisés en métis (*mestizos*) croisés d'Indiens et de blancs, et mulâtres (*mulatos*) fils d'Européens et de nègres.

Les créoles veulent prendre le pouvoir sous le contrôle — distant — de l'Espagne. Les seconds comme les troisièmes pensent qu'il serait possible de proclamer l'indépendance du pays. Et se mêlent à cela les vieux instincts anarchiques des nègres, les questions de religion, les théories de régime. République ou monarchie? République sans doute... Nègres ou mulâtres, gens de main, ne sou-

tiendront un parti que s'ils ont des chances d'être électeurs. Mais le clergé est puissant. La chaire est une tribune d'où la voix s'étend merveilleusement parmi le peuple croyant, mystique et qui redoute le solennel appareil dont s'entoure l'Eglise. Et le clergé, lui, penche naturellement du côté espagnol. L'exemple de la Révolution française est trop proche pour qu'il puisse souhaiter l'avènement d'un régime dit démocratique avec tout son cortège d'idées pernicieuses! Mais, comme lors de la Révolution française, il y aura sans doute dans le clergé des révolutionnaires.



Le 19 mai, Liniers porte à la connaissance de la population les trois décrets de la Junte. Il l'avertit donc publiquement qu'il prend le titre de comte de Buenos-Aires, tant que Sa Majesté n'en décidera pas autrement. Titre magnifique, mais disgrâce dorée.

Bien loin de calmer les esprits, les décisions venues d'Espagne les exaspèrent. Quoi! Elio, qui mériterait d'être pendu, obtient de l'avancement? Et ce Cisneros, qui est-il?

Alors qu'un homme qui a en mains tous les éléments du problème ne trouve pas de solution possible, on envoie un vice-roi ne connaissant rien aux choses de la colonie! Et puis, c'est un Espagnol, un homme de la métropole. Il va, bien sûr, appuyer le parti européen aux dépens du parti créole! Et Liniers que l'on nomme comte de Buenos-Aires! Le Cabildo se hâte de protester contre ce titre et contre la pension qui l'accompagne...

Saavedra (qui a sauvé la situation le 1^{er} janvier) a de fréquents entretiens avec le vice-roi. Il s'étonne de le voir accepter toutes ces humiliations. Qu'il venge les patriotes, qu'il se mette à leur tête, et ils feront encore de grandes choses! L'Amérique du Sud peut se passer de la tutelle de l'Espagne. Que Liniers soit le libérateur!

Il refuse en sachant combien ce qu'on lui propose est tentant. Actuellement, l'Espagne serait bien incapable d'enrayer le mouvement séparatiste. Mais il y a son honneur à lui, il y a la parole donnée. Et pour un Liniers, c'est tout.

Saavedra comprend qu'il n'y a plus rien à en tirer. Tant pis. L'on se passera de lui.



Le 15 juin, la frégate *Proserpine* jette l'ancre devant Montevideo. En débarquent don Balthasar de Cisneros et le maréchal de camp Nieto. Elio a fait en sorte qu'ils fussent bien reçus. Flonflons militaires, rues pavoisées, acclamations. Le nouveau vice-roi se sent, du coup, tout regaillardi. Nieto, lui, est un peu moins optimiste. Il se demande comment se passera la transmission des pouvoirs. Mais il avait tort, lui aussi, de s'inquiéter. Elio lui remet solennellement les clefs de la ville. Décidément, cet Elio est un bien galant homme. Et sympathique.

Le vice-roi voudrait se rendre au plus tôt à Buenos-Aires, mais Elio l'en dissuade. Il parle de guet-apens, de conspiration... Cisneros, qui avait d'abord dissous la Junte de Montevideo et nommé les autorités régulières, — et à leur tête Nieto, — se ravise. Elio restera provisoirement gouverneur de la ville. Pendant ce temps, le vice-roi, escorté de 700 soldats commandés par Nieto, ira prendre possession de Buenos-Aires. Juste ce qu'il

faut, en somme, pour irriter la population, déclancher une émeute et, si les patrices s'en mêlent, essuyer une défaite irréparable. Elio est vraiment très fort.

Le nouveau vice-roi ne s'était méfié que de son prédécesseur. Avant de quitter l'Espagne, il avait feuilleté des dossiers remplis de plaintes, de rapports perfides. Aussi les instructions reçues de la Junte centrale, au moment du départ, lui prescrivaient de convoquer Liniers. Il lui donne donc rendez-vous à Colonia, dans la province de Montevideo. En terrain sûr, aurait lieu la remise des pouvoirs.

Sitôt l'ordre reçu, le comte de Buenos-Aires n'hésite pas à donner la preuve de sa soumission au gouvernement régulier. Pourtant les conseils tentateurs lui sont prodigués. Même, plusieurs des officiers volontaires de son entourage, partisans trop fidèles, jurent qu'ils l'empêcheront, et, s'il le faut, par la force, de faire le voyage. Supportera-t-il l'humiliante démarche? Cette méfiance que lui témoigne l'Espagnol, c'est une offense à la dignité de sa charge.

« Rien n'offense plus un soldat que la désobéissance », réplique Liniers.

Et comme les officiers insistent, il empoi-

gne son pistolet et menace de se brûler sur l'heure la cervelle, plutôt que de donner prétexte au moindre doute sur son honneur, sa fidélité, son esprit de discipline.

Alors, il traverse le Rio en compagnie de Martin Rodriguez et, très simplement, dans une entrevue avec son successeur, lui remet les pouvoirs. Il lui donne en même temps le texte d'une proclamation qu'il a fait afficher sur les murs de la capitale, et dans laquelle il adjure ses partisans de se soumettre à leur nouveau chef.

Cisneros commence à entrevoir un Liniers tout à fait différent de celui qu'on lui avait dépeint, un Liniers dont le trait dominant est peut-être cette qualité si rare : la loyauté.

Alors, il n'est plus si pressé d'assumer les devoirs d'une charge difficile. Il faut d'abord que Liniers achève d'apaiser les troubles, ne quitte qu'une capitale pacifiée.

Enfin, le 30 juillet, à trois heures de l'après-midi, don Balthasar fait son entrée à Buenos-Aires, une entrée très calme, trop calme peut-être, et qui provoque à peine les applaudissements d'usage.

X

Alta Gracia

La pampa immobile. Point de routes. Peut-on même appeler chemins ces pistes qui s'entrecroisent, seules traces d'échanges entre les hommes? Çà et là, une *estancia* aux murs de terre séchée. Des arbres la révèlent, de méchants arbres rabougris auxquels le *pampero*, ce terrible vent qui si souvent souffle en tempête, a donné l'air tragique de nains gesticulants.

Et soudain, l'impressionnante étendue sans couleur s'anime. Un roulement sourd s'élève du sol. Un énorme troupeau ébranle la plaine. Des taureaux, des vaches, des bœufs, une cohue de croupes et de naseaux fumants, une armée de cornes en fuite devant un péril soudain.

Que se passe-t-il? Les péons (1), étonnés, s'appellent avec de longs cris qui se prolongent. Leurs yeux, pareils à ceux des oiseaux de proie, ont déjà discerné la cause de cette panique animale et vite propagée : une caravane de voitures avec des cavaliers en uniformes étincelants.

Les véhicules sont ceux qui servent, dans les provinces de San Luis, de Cordoba, de Mendoza, au transport des denrées et des émigrants. De grandes perches croisées les unes sur les autres, courbées en voûte et recouvertes de peaux tendues, forment la caisse. Deux roues énormes. Devant ces voitures, une sorte de berline tirée par six mules dont les grelots secouent des notes frêles. Et, l'encadrant, douze cavaliers à veste amarante dont les chevaux semblent épuisés par une longue route.

Les gauchos s'interrogent, s'approchent des soldats, dressés hardiment sur leurs étriers larges.

— Qui escortez-vous, caballeros?

Et, baissant la voix, les cavaliers leur répondent :

— C'est le Français... le *Reconquistador* qui s'en va en exil.

(1) Ou *gauchos*, gardiens de troupeaux sauvages.

Alors, d'un geste large, les gauchos hautains tirent leur sombrero, s'inclinent et saluent celui dont le renom a devancé le passage.

— *Vaya V. D. con Dios!*

Liniers, le regard lointain, poursuit son rêve.

Des lieues et des lieues...

Fraile-Muerto ou le Moine-Mort, capitale des Pampas. Cinquante huttes entourées de palissades pour prévenir les attaques des Indiens. L'Esquina de Medrano où l'on couche. C'est une auberge connue des voyageurs pour les fameuses confitures d'acacia que l'on y mange. A l'Esquina de Medrano se trouve la croisée des pistes du Pérou et du Chili. Celle du Pérou passe par Cordoba, Tucuman et Salta. Celle du Chili par San-Luiz et Mendoza. Le proscrit préfère la première parce qu'il a des amis à Cordoba.

Comme l'on est à l'époque des grandes pluies d'hiver, le sol est détrempé, et parfois l'on s'embourbe. Alors, José et Louis, les deux fils, et don Juan Perichon, le gendre, descendent de voiture et aident les conducteurs à faire démarrer leurs attelages...

Sept cents kilomètres (cent soixante-deux

lieues argentines) séparent Buenos-Aires de Cordoba.

Enfin, l'on aperçoit au loin les hauteurs violettes de la Sierra. Et puis, brusquement, derrière un pli de terrain, voici les clochers, voici la ville, terme du voyage, la petite ville quiète avec tous ses couvents, ses églises, ses maisons fleuries...

Voici surtout les vieux amis, le gouverneur La Concha, le colonel don Santiago Alexo de Allende, chef du régiment provincial, qui sont venus au-devant du proscrit. Les habitants avertis sont sur le pas des portes bien que Liniers ait attendu la tombée de la nuit pour faire une entrée discrète et peu remarquée à Cordoba. Quelques vivats.

En attendant de trouver un logis, le comte de Buenos-Aires loge chez La Concha. Il met son jeune fils José à l'Université Saint-Charles.

**

La charmante cité que Cordoba ! Dix mille habitants tout au plus, qui ont conservé les coutumes d'autrefois. Société provinciale,

mais non point bigote et hautaine comme celle de Mendoza. Les Jésuites y ont pourtant la haute main sur l'Université que fréquentent les plus lettrés des jeunes créoles. Société attachée à la terre parce que composée en majorité de propriétaires d'estancias. La douceur de son caractère, son hospitalité sont quasi proverbiales dans une bonne partie de l'Amérique du Sud. Les rues sont calmes, généralement désertes et embaumées. Elles ne s'animent guère que le dimanche, à l'heure des offices, et le samedi, pendant le marché aux mules.

La présence du ci-devant vice-roi, dont la renommée s'étend jusqu'en Europe, a tout de même répandu l'émoi par la ville. Mais aussi, quelques bonnes dames chuchotent le récit de ses aventures sentimentales! Pousés par une curiosité qu'ils déguisent du nom de respect, les notables ont prié le gouverneur de les présenter à son ami. Liniers s'est rebiffé. Il ne veut plus entendre parler de réceptions officielles.

Il n'a donc reçu que des visiteurs particuliers, et chacun a été conquis par sa bonne grâce, son air franc, ses manières nobles et aisées. Il y a eu par la suite quelques petites soirées intimes en son honneur. Il y a ren-

contré l'évêque, Mgr Rodrigue Orellana, avec qui il a tout de suite sympathisé, le docteur Victorino Rodriguez, assesseur du gouvernement, le chanoine don Carlos O'Donnel, le doyen Gregorio Funes, ambitieux, remuant, lettré et bavard, à qui il a fait obtenir le rectorat de Montserrat. De jolies femmes il n'est plus question. Ce que le comte de Buenos-Aires désire désormais, c'est la tranquillité, le silence et l'oubli.



Il est à dix lieues au sud-ouest de Cordoba, une maison de campagne que l'on nomme Alta Gracia. Jadis, elle appartenait aux Jésuites, et à son charme, à l'élégance de sa construction, s'ajoute quelque chose de conventuel — ce calme surtout que les religieux confèrent à leurs demeures.

Dans les jardins croissent les orangers, les citronniers, les palmiers, les magnolias, des eucalyptus énormes.

Il y a un grand portail d'entrée et aussi un vaste patio, un double cloître.

C'est ici que Liniers est venu se fixer, trois

mois après son arrivée. Il l'a achetée pour 11.000 pesos au docteur Victorino Rodriguez. Pour la première fois depuis bientôt vingt ans, il n'a plus ni soucis ni tracas. Qu'il se laisse vivre! qu'il goûte en paix la douceur de l'air! Qu'il jouisse du repos! C'est un bonheur nouveau pour lui d'ignorer la vie publique, de ne point se mêler à l'agitation des foules. Il l'écrit à son ami don Vincent Echevarria. Il lui vante les charmes de la vie champêtre. Il s'occupe de ses charretiers, de ses palefreniers, de ses maçons, de son moulin et de ses écuries.

C'est précisément ce qu'il est en train de répéter à don Juan Gutierrez de La Concha, qui était à ses côtés lors de la délivrance de Buenos-Aires.

Les nouvelles qu'il a reçues de Cadix lui apprennent ce qu'il a depuis longtemps deviné. Elio n'est pas le seul de ses ennemis. D'autres le trahissent, d'autres le calomnient. Tous le haïssent. Pourquoi? Parce qu'il est Français. Ah! qu'ils n'attendent pas de lui qu'il renie ses origines. Mais il n'admet pas qu'on mette en question sa bonne foi, qu'on puisse croire enfin qu'il fut infidèle à la cause qu'il sert, à la couronne qu'il défend. Sa nationalité, ce n'est que le prétexte. On sait

que, vivant, il opposera toujours à l'ambition de ceux qui veulent suivre l'exemple des insurgés du Pérou, de Quito, de Caracas. Ce qu'il ne veut pas, c'est que son roi, ou ceux qui le représentent, doutent de lui. Aussi, voici son projet : il demandera à passer en jugement, mais devant d'autres juges que ceux de la Junte centrale. Ce jour, sera le plus beau de sa vie.

A ses amis, à ses frères d'armes, à ses compagnons de lutte, il demande en grâce de lui laisser faire ce court voyage en Europe.

Don, Juan Gutierrez de La Concha est parti. Il n'y a plus dans le jardin d'Alta Gracia, dont les fleurs embaument, que le général au front soucieux... Et le grand silence du cloître aux ombres douces.

XI

Partir

Une année presque s'est écoulée depuis l'arrivée de Cisneros à Buenos-Aires. Une année qui, si elle n'a pas été marquée dans la vice-royauté d'événements retentissants, a été fertile en incidents. Les colonies voisines ont donné l'exemple de la révolte. A la Paz, une junte a été élue qui a proclamé son indépendance; à Chuquisaca, des troubles révolutionnaires ont eu momentanément le même résultat. Mais les autorités espagnoles ont eu le dessus. Don Manuel de Goyeneche a réprimé de façon très sanglante les désordres de la Paz et Nieto a mis les rebelles de Charcas à la raison.

Bon prétexte pour les Espagnols à se montrer arrogants comme aux beaux jours de la

conquête. Ils y gagnent un étonnant regain d'impopularité. Les créoles et les mulâtres font cause commune et n'ont plus qu'un but : se débarrasser d'eux.

Don Balthazar entend toujours des plaintes persistantes contre son prédécesseur. Cordoba n'est pas assez loin. Sa soumission, lui assure-t-on, n'est pas sincère : il conspire et attend le moment le plus favorable pour se mettre à la tête des « Américains ». Mais le vice-roi est devenu sceptique. Il ne voit, autour de lui, que gens qui s'accusent mutuellement de trahir. Depuis longtemps, Liniers lui-même a demandé avec insistance à rentrer en Espagne pour se justifier auprès de la Junte suprême. Cisneros l'a prié de patienter, dans son propre intérêt. Il veut envoyer à la métropole les résultats de son enquête, et ce sera un rapport favorable.

A la fin d'avril, la réponse de la Junte parvient à Buenos-Aires. Il est convenu que celui qui fut « l'Excellentissime vice-roi de ces provinces » s'embarquera au plus tôt sur la corvette *Descubierta* et y prendra passage « avec la commodité et la distinction qui conviennent à son rang ». Cisneros hâte les préparatifs, facilite les formalités d'appareillage. Le départ aura lieu le 18 ou le 19 mai...

Des courriers, galopant à bride avalée, ont porté la nouvelle à Alta Gracia. Nouvelle attendue, espérée, mais ce n'est pas sans mélancolie, tout de même, que le comte de Buenos-Aires envisage son retour en Europe. Ce n'est pas sans chagrin qu'il laissera ses enfants et son gendre en Amérique. Quand les reverra-t-il? Quand retrouvera-t-il ce refuge aux charmants ombrages?...

*
**

Quelque peu perspicace que soit Cisneros, il lui est tout de même arrivé de comprendre, par les rapports de ses agents, toute l'étendue de la perfidie d'Elio. Le néfaste intrigant n'a vu dans le départ de Liniers qu'un moyen de satisfaire sa rancune et son ambition. Le vice-roi en a maintenant la preuve irréfutable. Elio n'attend qu'une occasion pour le combattre à son tour et faire proclamer la Junte.

L'événement

Don Balthazar de Cisneros est plutôt nerveux ce matin.

Lorsque la Junte centrale de Séville lui avait donné pleins pouvoirs pour remplacer Liniers, il ne pensait pas que gouverner les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud fut une chose si délicate. Impossible de faire un pas en ce pays sans risquer une chute, de prendre une décision sans soulever une émeute! Liniers avait vu juste, il faut le reconnaître. Et il n'y a pas plus dangereux bonhomme que cet Elio. Maintenant, même si l'on parvenait à le faire disparaître, il serait trop tard. Elio mort, un autre le remplacerait et les partisans de l'Indépendance feraient de lui un martyr.

Et Niéto, lui, est-il sûr? Peut-on compter sur lui? Si don Balthazar est de méchante humeur c'est que, justement, un de ses espions vient de lui apporter la preuve que le maréchal de camp est, lui aussi, tout prêt à pactiser avec les ennemis.

Les créoles ne lui pardonneront jamais le mépris qu'il leur a témoigné. Ils jalourent les Espagnols qui les traitent en parents pauvres. Les nègres iront au plus offrant. Quant aux bataillons et escadrons européens, il est bien évident qu'il a eu tort de les réorganiser. Ils sont composés, partie de gens sans aveu qui seraient enchantés de trouver dans une révolution mille occasions de s'enrichir, partie d'hommes acquis aux théories avancées que la Révolution française a répandues par le monde.

Ce qu'il faudrait, c'est une manifestation de force pour mettre à la raison tous ces mutins. Mais des vaisseaux, des troupes, l'Espagne n'est plus en état d'en envoyer. Don Balthazar tourne dans le patio de son palais comme un prisonnier dans sa cellule. Prisonnier? Bah! Demain, peut-être... Mais aujourd'hui, il va monter là-haut sur la terrasse où il fait si bon respirer et d'où l'on a vue sur le Rio. L'air est tout chargé de

sel. Et pourtant, la mer est loin... Des barques sillonnent le fleuve limoneux. C'est un frais matin de mai de l'an 1810.

Voici un navire. C'est une frégate. Elle traîne, hissée à son grand mât, la flamme britannique... Elle va entrer dans le port. Un bouquet de fumée sort d'un de ses sabords. Premier coup de canon du salut. Les couleurs espagnoles montent le long d'une drisse. Le fort du Retiro répond. Et bientôt un officier d'état-major s'immobilise devant le vice-roi. Et voici le rapport à Son Excellence. Cette frégate anglaise arrive tout droit d'Espagne. Elle a refusé de laisser monter personne à son bord. Elle demande qu'un aide de camp de Son Excellence aille en personne chercher des dépêches importantes.

— Qu'il aille et revienne le plus vite possible.

Don Balthazar descend à son cabinet de travail. Le calendrier marque : 13 mai 1810. Un treize, les nouvelles ne sauraient être bonnes...

*
**

Don Balthazar de Cisneros a eu raison de s'inquiéter. Les lettres qui viennent de lui

être apportées sont terribles. Elles annoncent que le roi Joseph, frère de l'Usurpateur, est entré à Séville, à Grenade, à Cordoue, à Malaga. La Junte s'est réfugiée dans l'île de Leon. Toute l'Espagne est conquise. En est-ce donc fait de la patrie? Le vice-roi, effondré, regarde le portrait de Sa Majesté, regarde le crucifix. Que faire d'autre que de prier? Si le ciel ne l'assiste, il sait bien qu'avant peu ses ennemis gagneront la partie.

XIII

Révolution !

Les événements, eux-mêmes, ont la fièvre. Aux premiers roulements du tambour, la folie tourne les têtes et la mort qui vient a une voix si prenante que tous la suivent éblouis.

*
**

... Il a fallu exactement trois jours pour que le contenu des dépêches secrètes apportées par la frégate anglaise fût connu à Buenos-Aires. On sait que la lointaine patrie est sous la domination du vainqueur et, tout de suite, l'on évoque le mal qu'elle a fait, son mépris, sa morgue, sa cupidité.

— Qu'avons-nous de commun avec l'Espagne? crie-t-on aux carrefours. Vive l'Indépendance! Vive la Liberté!

Et l'on acclame les prophètes de l'heure : Belgrano, Martin Rodriguez, Saavedra, Passo, Pina.

Le 20 mai, Cisneros convoque les chefs de corps à la Forteresse. Il ne sait pas quelle décision prendre et il leur demande leur avis. Mais les chefs de corps se tiennent sur la réserve. Saavedra, surtout, est évasif. Faute de mieux, l'on convoque le Cabildo pour le 21.

Le 21, le Cabildo se réunit dans la salle des séances. Et voici que, de la foule masquée sur la grande place, un grand cri s'élève :

— Cabildo public!

Du haut d'un belvédère, Chielona harangue le peuple :

— Nous ne voulons plus être des enfants en tutelle, nous sommes forts. Nous voulons notre indépendance immédiate. A bas les tyrans! Vive la Liberté!

La foule hurle. Les soldats se joignent à elle. Les mulâtres aux vêtements trop élégants agitent leurs chapeaux. Les femmes,

les femmes elles-mêmes que l'on tient d'habitude éloignées de la vie publique, se sont mêlées à la cohue des hommes et leurs beaux yeux brillants attisent les audaces.

— A l'Ayuntamiento! A l'Ayuntamiento!

Saavedra et Belgrano s'efforcent de calmer les esprits surchauffés. Il ne s'agit tout de même pas de compromettre, par un geste imprudent, un résultat que l'on est assuré d'acquérir. Les chefs du parti de l'Indépendance se concertent et décident de porter à l'Assemblée des notables une demande écrite au vice-roi pour la convocation d'une assemblée. C'est à celle-ci qu'il appartiendra de se prononcer sur la réunion d'une « Junte de Gouvernement ».

*
**

L'Ayuntamiento ayant reçu la demande promet de la transmettre au vice-roi. Un jour passe... deux... trois... une semaine. Pas de réponse. Buenos-Aires, pendant ce temps, a pris l'aspect d'une ville en fête. Les gauchos ont en grand nombre déserté la campagne. Ils se promènent par les rues, le som-

brero crânement posé sur la tête, le puncho rouge ou bleu jeté sur les épaules. Ils font sonner les pavés sous leurs bottes fauves armées de longs éperons. Ils sourient aux « *senoritas del puerto* », voilées à demi sous les plis d'une mantille coquettement nouée sous le cou et qui ont à leur jarrettière le petit poignard à manche d'or, le *cuchillico* qui ne les quitte jamais...

Des soldats déambulent par groupes, ivres et braillards. Des marins étrangers chantent avec eux.

Sur les places, des bals s'improvisent. L'on y a dressé des tables chargées de verres, de bouteilles et de *pastelillos*. On boit et on mange entre les danses. L'eau-de-vie trouble les cerveaux. Et l'on danse. Les femmes, excitées par cette atmosphère de frénésie, se placent sur une seule ligne, chacune en face de son cavalier. Après quelques préludes de guitare et d'accordéon, elles partent en se balançant comme des fleurs sous l'orage. Elles enlacent les hommes, passent de l'un à l'autre avec la même fougue, le même sourire voluptueux qui découvre leurs dents brillantes. De lente et doucement cadencée qu'elle était d'abord, la danse suit l'emportement irrésistible des corps. Les filles se trémous-

sent. De temps à autre, une détonation retentit et un danseur trop hardi roule à terre. On l'emporte et on n'y pense plus.

Vive l'Indépendance!... Vive la Liberté!...

*
**

Mais les notables exagèrent. Qu'est-ce qu'ils croient donc? On va leur signifier que le peuple est souverain.

Les danseurs ne pensent plus à la danse. Don Balthasar, n'entendant plus la musique, regarde à la dérobée. Il voit une masse énorme, vague prête à tout emporter dans sa furie. Le syndic du Cabildo paraît au balcon et fait signe qu'il va parler. On le hue. Il se retire. Alors Saavedra se présente chez le vice-roi :

— Excellence, le peuple veut un cabildo public.

— Pour quand?

— Pour demain.

Et le héros populaire, se montrant à son tour sur le balcon, annonce au peuple qu'il a satisfaction.

*
**

Le 22 mai, le Cabildo public a lieu. Il a été tumultueux. Pourtant on aurait pu s'attendre à plus de bruit. Le peuple, dirait-on, est ému à l'idée qu'il règne. Il n'a pas encore l'habitude. Sur la proposition de ses chefs, il vote par acclamation la destitution du vice-roi et l'établissement d'une Junte.

L'Ayuntamiento (faute de mieux) gouvernera en attendant qu'on se gouverne soi-même. Le lendemain, l'Ayuntamiento entérine la déposition de don Balthasar de Cisros et, dès le jour suivant, la Junte est élue. Naturellement, c'est Saavedra qui la préside, avec la charge, en outre, de commandant des armes. Les assesseurs de la Junte se nomment Castelli, Alberti, Matheu, Larrea. Les docteurs Passo et Moreno rempliront l'emploi de secrétaires. Ils forment, en quelque sorte, un Comité de Salut Public. Le soir de ce jour mémorable, au Cabildo, en présence du vice-roi qui croit habile de faire des concessions (comme si cela ser-

vait à quelque chose!) les quatorze conseillers élus de la Junte se réunissent. Ils jurent, la main droite tendue sur l'Évangile, de bien remplir leur charge, de « conserver en entier ses domaines à Ferdinand VII, leur souverain, ainsi qu'à ses successeurs légitimes, et de garder ponctuellement les lois du royaume ». Toute cette belle cérémonie au son des cloches et du canon...

Le peuple, lui, il faut bien le dire, ne partage pas du tout l'allégresse officielle. Il a vaguement l'impression qu'on se moque de lui. Quoi! Est-ce là la liberté, l'indépendance que les meneurs avaient promises?

C'est ainsi que, sans effusion de sang, la révolution s'est faite. Pourtant, tout n'est pas fini : la Junte reconnaît encore Ferdinand VII. Saavedra cache bien son jeu. Pourra-t-on contrecarrer ses projets? Don Balthasar ne l'espère guère. Il veut tout de même le tenter. Or, il n'y a qu'un homme dans toute l'Amérique du Sud qui puisse rivaliser de popularité avec les chefs des révolutionnaires triomphants. Cet homme, c'est Liniers.

Il ne s'agit plus de querelles personnelles. Il ne s'agit plus de prestige. Don Balthasar fait un beau geste d'humilité: il s'abaisse

devant celui qu'il a vu avec joie s'en aller à l'exil. C'est lui (on ne lui demande plus rien et sa responsabilité n'est plus en jeu), c'est lui qui écrit une lettre pour le supplier de prêter son concours à la cause de l'Espagne: il lui donne une pleine liberté d'action, lui délègue toute l'autorité.

Le fils d'un de ses officiers, le jeune Lavin, qui connaît fort bien le pays, portera à Cordoba cet appel désespéré. Il galopera, messenger rapide, à travers ces plaines sans fin que l'exilé, dix-huit mois auparavant, parcourait en lente voiture, sous l'escorte des soldats...



C'est dès le 30 mai que l'on a entendu parler à Cordoba des journées révolutionnaires de la capitale. L'on a appris vaguement qu'un Cabildo public avait voté la déposition du vice-roi. Immédiatement le gouverneur fait prévenir Liniers, et celui-ci, qui se disposait à s'embarquer pour Cadix, a décidé de différer son départ. Il a retrouvé, le soir même, chez La Concha, l'évêque Orellana, le colonel Allende, les auditeurs Moscoso et Za-

malloa, les alcades Ortiz et Piedra, l'assesseur Rodriguez, le trésorier Moreno et le doyen Grégorio Funes. Ne sachant rien de précis, l'on s'est contenté d'échanger des vues. Il semble que la province ne soit guère favorable aux révolutionnaires.

Le 4 juin, un courrier apporte une proclamation de la Junte annonçant le succès de la révolution. Une nouvelle réunion des notables a eu lieu chez le gouverneur de la ville. Tous les assistants — sauf un — ont été d'avis de ne pas reconnaître la Junte. Le dissident est Gregorio Funes, cet homme ambitieux à qui Liniers a fait obtenir le rectorat de Montserrat.

N'aimant point son évêque, l'on chuchote qu'il brigue sa charge. Il a même posé sa candidature — vainement — à tous les évêchés vacants d'Amérique et des Philippines. Ce qu'il n'a pas pu obtenir jusqu'ici, il compte l'avoir en soutenant le parti triomphant.

Deux jours après, diverses lettres sont apportées à Alta Gracia où Liniers est retourné. Saavedra et Belgrano les ont écrites pour exposer la situation et expliquer leur conduite. Une fois de plus, ils font des avances pour que l'ex-vice-roi se mette à leur

tête et prenne la direction du mouvement séparatiste. Il est certain que si Liniers voulait... Mais voilà : il ne veut pas. La gloire est trop chère, que l'on achète au prix d'une félonie.

*
**

Sur ces entrefaites, le jeune envoyé de Cisneros arrive enfin au but de sa randonnée. La nuit est close.

Liniers prend à peine le temps de s'habiller. Il jette un puncho sur ses épaules, enfourche un cheval et, en compagnie d'un domestique, accourt au grand galop chez le gouverneur de la province, Gutierrez de La Concha. La conversation des deux hommes est poignante. Liniers n'hésite pas. Son âme est trop haute pour concevoir la rancune. Cisneros est le porte-parole du Roi. Il demande un concours : Liniers le lui apporte.

*
**

Pendant ce temps, l'aube a rosi le ciel. Il fait presque jour maintenant. La Concha se

rend chez l'évêque. Puis chez l'alcade, chez son second, chez deux receveurs royaux, deux conseillers. Enfin, chez l'assesseur du gouvernement. Il les emmène tous les huit dans son palais. Liniers n'en a pas bougé. Funès, convoqué, vient les y rejoindre; les portes sont fermées.

La Concha prend alors la parole et met son auditoire au courant des événements, mais, auparavant, tous ont prêté serment sur l'évangélaire que tenait l'évêque, de garder le secret le plus absolu sur cet entretien.

Obéissant à Son Excellence don Balthasar de Cisneros, qui a abdiqué son autorité entre les mains de don Santiago de Liniers, La Concha propose de reconnaître celui-ci pour chef.

Accord total.

La présidence de ce conseil appartient donc à don Santiago.

Le gouverneur s'efface devant son ancien général.

Et le conseil se poursuit. On discute. Funès, lui, ne cache pas sa sympathie pour les insurgés. A son avis, ceux-ci sont les plus forts. Le mieux est donc de reconnaître la révolution, ou, si cela semble trop définitif,

de réunir un cabildo public qui se prononcera à ce sujet.

Les autres protestent. Enfin, à l'issue de la matinée, les conjurés se séparent, après avoir convenu de rassembler à Cordoba toute la garnison, toutes les milices des campagnes que l'on sait fidèles au trône espagnol.

XIV

L'héroïsme désespéré

Rien n'a pu détourner Liniers de son destin. Arrivera ce qui arrivera. Du moins, ne périra-t-il pas sans combattre...

— Présentez vos armes!

Sur la grande place de Cordoba, le Reconquistador passe la revue de ses troupes. Quelles troupes! Un bataillon régulier qui n'a pas trop mauvaise mine, quelques gendarmes et puis les milices d'Allende. Celles-ci ont, évidemment, besoin d'entraînement. Pas d'uniforme ou si peu; un signe de ralliement suffira. Les armes sont des plus variées: fusils et espingoles de tous calibres pour les hommes de pied, pistolets et sabres pour les cavaliers. Les gars de la prairie que l'on pourrait rallier ne sont pas encore là...

Liniers a mis son plus beau costume. Il a toujours aimé un certain faste dans sa tenue comme dans le harnachement de ses chevaux. Une ceinture rouge, marque du commandement, serre la redingote bleue. La splendide prestance du général séduit la foule et électrise les miliciens.

Liniers caracole, suivi d'une brillante escorte. Un hymne retentit, grave comme un cantique. Derrière les soldats, toutes les têtes se sont découvertes.

Revêtus de leurs insignes, voici les notables, membres de l'Ayuntamiento de Cordoba. Liniers et son état-major vont au-devant d'eux. Ils les conduisent jusqu'à l'étendard d'Espagne que l'évêque et son chapitre entourent. Les couleurs vives des uniformes militaires se mêlent aux ors des ornements sacerdotaux.

Quelle belle journée! Et si calme, si pacifique. Se peut-il que ces hommes venus pour la parade avec leurs longs fusils aient demain à se battre? Se peut-il que la jolie cité pavoisée pour la solennité qui se déroule retentisse du fracas des canons, des plaintes et des râles?

Un roulement de tambour. Les membres de l'Ayuntamiento lèvent la main droite sur

l'Évangile que porte l'évêque et jurent fidélité à la Régence espagnole. Les troupes prêtent le même serment. Et, de nouveau, les fanfares éclatent. Les soldats défilent.

C'est fini. Liniers trouve à l'issue de la cérémonie, une lettre de son beau-père, M. de Sarratea. Celui-ci le supplie de demeurer en repos, de ne plus s'occuper des affaires publiques. Et c'est à cette lettre que le héros répondra par ces lignes :

« Mon cher et vénéré père,

« Voudriez-vous qu'un général, un militaire, qui, pendant trente-six ans, a donné des preuves réitérées de son amour et de sa fidélité au Souverain, le délaissât à la dernière époque de sa vie? Ne livrerais-je pas à mes enfants un nom marqué au coin de la trahison? Quand les Anglais envahirent Buenos-Aires, qui m'obligeait à entreprendre la délivrance de cette ville? Je ne balançai pas à m'engager dans une entreprise aussi dangereuse; j'abandonnai mes enfants à la divine Providence au milieu des ennemis. Plus tard, lorsqu'il fallut défendre Buenos-Aires à la tête de soldats nouveaux contre une armée formidable et déjà en pos-

session de Montevideo, la bonne cause n'a-t-elle pas triomphé? Eh bien! mon père, si elle était bonne alors, elle est très bonne aujourd'hui. Elle réclame non seulement les services d'un soldat honoré des plus grandes distinctions qu'il puisse acquérir, mais de tous ceux qui ont prêté serment de fidélité. Songez à David et aux Machabées, la victoire fut le fruit de leur foi.

« Ne vous inquiétez pas, mon cher père, ayez comme moi votre confiance en Dieu. Celui qui m'a protégé dans le passé me sauvera de même dans l'avenir. Mais si, d'après ses hauts décrets, je dois trouver en cette occasion la fin de mes jours, j'espère que sa miséricorde me tiendra compte d'un sacrifice auquel je suis obligé par ma profession, en échange de mes innombrables offenses.

« Mon père, celui qui nourrit les oiseaux du ciel et prend soin des plus petits êtres de la création sortis de ses mains, veillera avec vous pour la subsistance et l'éducation de mes enfants. Partout ils se présenteront sans rougir de me devoir la vie, et si je ne leur laisse pas de richesse, je leur donne un beau nom et de bons exemples à imiter.

« Faites connaître mes résolutions à toute personne qui vous demandera de mes nou-

velles; je n'y renoncerais pas, aurais-je le poignard sur la gorge. »

*
**

Le plan d'action de Liniers était audacieux; il consistait à réunir toutes les forces militaires des provinces, depuis Montevideo et le Paraguay, jusqu'au Haut Pérou.

Il entrait en contact avec les autorités, encore fidèles à l'Espagne, dans les autres vice-royautés. Des messagers faisaient la navette entre Cordoba et Lima. Les représentants officiels de Potosi, la municipalité de la Paz affirmaient leur soumission au gouvernement légitime, promettaient leur aide. Toutes ses démarches, Liniers en assurait les frais; il ne voulait recourir que le moins possible aux caisses royales de Cordoba.

Bien entendu, il ne se contentait pas d'une activité diplomatique. Le soldat de la Reconquista s'apprêtait à reconquérir, une fois de plus, Buenos-Aires.

En attendant la marche sur la capitale, il ferait tenir la campagne par les troupes et

milices fidèles à la Régence, en conservant Cordoba comme quartier général. A ces troupes se joindraient certainement les milices des villages encore indécises sur le parti à prendre. Elles iraient vraisemblablement du côté du plus fort. Il fallait donc paraître le plus fort. Ainsi gagnerait-il du temps, et le temps, pendant une révolution, est à peu près tout.

Malheureusement, le général ayant adopté la création d'un conseil de guerre qui déciderait de la conduite à suivre, le gouverneur Guttierrez de La Concha proposa de réunir tous les fidèles dans Cordoba, de fortifier la ville et d'attendre l'assaut des soldats de la Junte, que l'on battrait ainsi plus commodément qu'en rase campagne. C'est ce plan que le conseil adopta. La Junte, qui avait des agents dans la place, ne tarda pas à être renseignée. C'est alors qu'elle fit proposer encore une fois à Liniers de rentrer à Buenos-Aires et de prendre le commandement des troupes insurrectionnelles. Est-il besoin de dire que l'ancien vice-roi repoussa ces propositions? Il répondit qu'un général espagnol, même lorsqu'il voit la mort face à face, ne doit pas permettre un outrage aux droits de son roi et de sa nation.

Conformément aux décisions prises en Conseil, il convoqua les milices des campagnes, arma le fort, fit mettre en état les batteries. Il s'occupait de tous les détails, dessinait lui-même les affûts de canons, inspectait journallement les ouvriers de l'arsenal, dirigeait en personne l'instruction des fantassins et des cavaliers.

Allende, vieil officier, l'aidait de son mieux, mais il était invalide. Le véritable second de Liniers était plutôt le trésorier Moreno, actif, dévoué, et qu'un assez long séjour aux armées avait instruit des choses militaires.

Bientôt se joignirent aux troupes de la « résistance », les milices de San-Luis et de Mendoza. Chaque jour arrivaient dans la ville des renforts. C'étaient des peons venus des prairies. Ils étaient pittoresques et, pour forcer l'admiration des femmes, faisaient danser leurs chevaux. C'étaient de rudes hommes au teint cuit par le vent, le soleil et les pluies. Ils portaient un fusil en travers de leur selle et le lasso pendait contre leur cuisse gauche. A leur tête allaient les « capataz ». Ils ne connaissaient pas d'autres capitaines.

Comme il n'y avait pas assez de place dans

les maisons ni dans le fort de San-Carlos, tout ce monde campait au dehors. La nuit, le spectacle était très beau de tous ces feux qui scintillaient dans la campagne, et, jusqu'à une heure très avancée, l'on entendait du côté de leurs tentes des cris sauvages, des rires et chants barbares. Les gauchos dansaient le « pericon » en attendant l'heure du combat.

Pendant trois semaines il en fut ainsi, Mais, comme ils commençaient à s'ennuyer sous les averses, les gauchos murmurèrent. Plusieurs partirent et leur exemple fut suivi. Bientôt, il n'y eut plus que quelques feux autour de la ville. Et puis, il n'y en eut plus du tout.

La Junte, elle, n'avait mis en marche une expédition qu'au milieu du mois de juillet. Elle était commandée par le colonel don Francisco Ortiz de Ocampo, assisté du lieutenant-colonel don Antonio Balcarce, commandant en second, de don Hipolito de Vieytes, commissaire de la Junte, de don Feliciano Chiclana, auditeur de guerre, et de don Juan Gil, commissaire des guerres. Elle n'était, au reste, pas extrêmement forte, car la Junte, redoutant des troubles dans Buenos-Aires, n'avait composé la colonne que

d'un millier d'hommes pris dans les corps de Patrices, d'Arribeños, de hussards, d'artilleurs et de dragons. Mais ils étaient bien armés, bien équipés et suffisamment entraînés pour avoir l'air d'une armée véritable. Au reste, afin de stimuler leur ardeur, la Junte avait levé des souscriptions patriotiques et leur solde était, en grande partie, payée d'avance.



De jour en jour, la physionomie de Cordoba changeait. Les fêtes n'avaient point laissé de trace et les bannières d'Espagne ne battaient plus les façades des maisons. On était en hiver. Il pleuvait sans arrêt sur la ville attristée.

Malgré la vigilance des sentinelles, des agents de la Junte avaient réussi à s'introduire dans la place. Ils répandaient les nouvelles les plus alarmantes. Ils disaient — ce qui était vrai — que les provinces du Nord, San-Juan, la Rioja, San-Luis, venaient de se soumettre, que Mendoza, dont la résistance devait être acharnée, s'était rendue, et que tous les prisonniers avaient été envoyés

à Buenos-Aires pour être fusillés. Ils disaient aussi que dix mille hommes allaient investir Cordoba, mettre tout à feu et à sang et raser les maisons. Ils faisaient également courir le bruit que Liniers et La Concha trahissaient... Et surtout, ils payaient à boire aux miliciens naïfs et leur conseillaient de retourner chez eux, en leur affirmant que la Junte, pour les récompenser, leur donnerait des terres et ferait construire des routes.

Aussi, parmi la population civile, se montrait-on moins enthousiaste. Le parti de la résistance s'effritait avec des signes qui ne trompaient point. C'est en vain que les chefs multipliaient les proclamations. Ils durent passer aux menaces, car déjà des centaines de déserteurs avaient quitté leur poste.

Ah! que le gouverneur n'avait-il écouté le général! N'avait-il pas eu raison de vouloir mener les troupes à la bataille? Elles auraient pu vaincre alors. Maintenant, elles ne combattront même plus!

La Concha, sombre, déplorait le mal dont il était l'auteur involontaire. Mgr Orellana, le docteur Rodriguez, le colonel Allende sentaient, eux aussi, qu'ils avaient eu tort. Il n'était même plus possible de réagir. Le

doyen Gregorio Funes, dès lors, ne cacha plus son jeu. Des membres influents du clergé, des grands commerçants, des magistrats étaient encore fidèles à la cause royaliste. Il les en détacha.

La menace s'accroissait. Liniers quêtait partout de nouveaux renforts. Il envoya son fils aîné, Louis, à Montevideo avec des dépêches pressantes. Louis, bien que malade, se mit aussitôt en route, mais il fut pris par un parti de rebelles. Il parvint à trouver un homme de confiance pour porter les lettres à Montevideo. Quand le messenger arriva, la ville était en révolution.

Pendant ce temps, l'armée insurgée approchait de Cordoba. Cette armée faisait, sur son passage, ce que Liniers avait souhaité que fit la sienne : elle se grossissait de tous les éléments des campagnes, des aventuriers attirés par l'espoir du pillage.

**

Un ultime conseil de guerre fut tenu dans Cordoba. Ce fut sinistre. Don Gregorio Funes n'y assistait point. On ne savait pas

où il était. La panique secouait les rues, des gens fuyaient en désordre, le tocsin sonnait. Puisque l'on n'avait plus aucune chance de résister victorieusement à la ruée des ennemis, il fut décidé que l'on ferait sortir les soldats hors de la ville et que l'on battrait en retraite vers le nord.

Le 31 juillet, les quatre cents soldats fidèles quittaient Cordoba, et le Cabildo, changeant tout à coup de ton, déclarait « qu'au fond, les messages de Buenos-Aires ne respiraient pas d'autres sentiments que ceux d'union et de fraternité » ! En conséquence, il décidait d'envoyer une députation au-devant des vainqueurs pour les aviser que le meilleur accueil leur serait réservé.

Quelques jours plus tard, les quatre cents fidèles étaient réduits à une misérable troupe d'une vingtaine d'hommes. Le reste était rentré à Cordoba juste à temps pour acclamer l'avant-garde des patriotes commandée par Mariano Moreno. Mariano Moreno, par acquit de conscience, avait commencé par faire fouiller toutes les maisons au cas, tout à fait improbable, où Liniers aurait cherché un refuge dans la ville; mais il ne tarda pas à apprendre la vérité et il envoya aussitôt des cavaliers à la poursuite du vice-roi.

XV

Le calvaire

Le 6 août au soir, près d'une estancia, une centaine de soldats révolutionnaires que conduisait Balcarce rencontra, par un chemin bas, trois peons, dont un nègre qui tenait une mule bien harnachée. Le nègre essaya de s'enfuir. Cette hâte sembla étonnante. On le rattrapa et, comme on l'interrogeait, le malheureux, éperdu, balbutia que cette mule était celle de Liniers. Il avoua, enfin, que le vice-roi lui-même était, avec ses compagnons, dans une petite cabane au milieu d'un bois voisin. L'aide de camp, don José Maria Urien, très jeune, et riche déjà d'une détestable réputation, fut désigné pour les prendre.

*
**

C'était tout près. Le nègre, fouaillé, terrorisé, abruti de coups et d'injures, y conduisit la troupe. Comme il craignait que les malheureux, s'ils se doutaient de son approche, ne missent l'épée à la main et ne vendissent chèrement une vie d'avance condamnée, l'officier ordonna le plus grand silence. Les hommes, le fusil à la main, marchaient avec précaution, fixant cette cabane où rien ne bougeait... Ils la cernèrent. Ils n'en étaient plus qu'à quelques pas. Nul ne se montra.

— Ils étaient fatigués, dit le nègre. Ils doivent dormir.

Ils dormaient. Pendant huit jours, ils avaient couru la campagne, cherchant en vain à gagner les montagnes du Pérou. La voix rude de l'officier les réveilla en sursaut. Les pointes des baïonnettes les entouraient, cercle d'acier. Liniers dit simplement :

— C'est bien.

Et il se leva. Son aide de camp, Lavin, et le chanoine don Gregorio Llanos qui ne l'avaient pas quitté, firent de même.

— Où sont les autres? demanda le chef des insurgés.

Personne ne lui répondit. Le nègre, même par la vertu magique du bâton, ne le révéla point. Evidemment il l'ignorait. Une vingtaine d'hommes furent commis à la garde des captifs. Le reste s'éparpilla à travers bois. A huit lieues de là, Mgr Orellana fut trouvé dans la maison d'un curé. A Ambar-gasta l'on se saisit de La Concha, d'Allende, du trésorier Moreno et de Rodriguez. La petite troupe revint triomphante au lieu que l'on appelait le Pozo del Tigre.

Les prisonniers, traités sans ménagement, avaient été dépouillés en cours de route de tout ce qu'ils possédaient. On leur avait pris jusqu'à leurs redingotes. Ils avaient les mains liées, et si brutalement, que le sang jaillissait de leurs poignets meurtris.

Or, il se trouva que cet excès de brutalité absolument inutile révolta la population de Cordoba qui l'apprit. Le chef des troupes, Ortiz de Ocampo, eut peut-être passé outre, mais il y avait loin de Cordoba à Buenos-Aires et il n'ignorait point qu'attaqué en rase campagne sur la route du retour il risquait d'être défait. De toute évidence, la sentence de mort rendue par la Junte de Bue-

nos-Aires le 18 juillet ne pouvait pas être exécutée à Cordoba. Ocampo dépêcha des messagers dans la capitale pour demander des ordres. On lui répondit de fusiller sans délai les condamnés, y compris l'évêque, ou, s'il ne l'osait, de rentrer à Buenos-Aires en évitant de passer par Cordoba. Ocampo eut le courage de réclamer un recours en grâce et il donna l'ordre de départ pour Buenos-Aires en interdisant à l'escorte d'exécuter les captifs. Les prisonniers étaient sous la garde d'Urien et de cinquante soldats. Le calvaire atroce commençait.

Des amis, des parents avaient vainement tenté de faire parvenir de l'argent, des vivres, des vêtements aux malheureux qui allaient à la mort. Les soldats s'en étaient emparés. Urien avait volé à Liniers son cheval. Il lui avait donné à la place une mauvaise rosse avec une selle qui le blessait. On avait mis l'évêque, déprimé par une récente maladie, sur un étalon vif que l'on s'amusaient à exciter. Chaque nuit, Urien et ses hommes s'enivraient et insultaient Liniers qu'ils appelaient *Picaro Sarraceno* (coquin de Sarrasin). A côté de cela, des scènes touchantes. Ici un gaucho, écartant la soldatesque, tendait au héros une gourde de rhum.

Là, un autre lui donnait du tabac. Et même une « chinita », une petite métisse, dépensa tous ses réaux pour acheter six mouchoirs de coton qu'elle offrit à Liniers pour essuyer la sueur et la poussière de son visage!

Peut-être Liniers et ses compagnons eussent-ils pu s'évader? Ils avaient gagné quelques-uns de leurs gardiens. Un peu d'or que l'un des prisonniers avait réussi à cacher eut fait le reste. Les Indiens dont le vice-roi était excessivement aimé ne demandaient qu'à servir sous ses ordres. Mais Liniers ne voulut pas s'enfuir. Il pensait que, pour le propre avantage de ses amis et pour la cause qu'il servait, mieux valait aller à Buenos-Aires. Populaire comme il l'était, il se disait que sa présence au milieu des troupes retournerait la situation et d'ailleurs, même s'il ne pouvait pas arrêter la révolution, il était probable que son prestige et son autorité suffiraient à en éviter les excès. Le devoir avant le salut.

*
**

Le 15 août, un prêtre, l'abbé Ferreira, demanda à Urien la permission pour l'évêque

de célébrer la messe en l'honneur de l'Assomption.

— Quoi! lui répondit celui-ci, un criminel d'État célébrer la messe!

Et il refusa. L'abbé ne se découragea pas. Il pria la maîtresse d'Urien d'intercéder en faveur de l'évêque et ce que l'officier avait refusé au prêtre, il l'accorda à la femme. Les prisonniers purent assister à la cérémonie. Ils y communierent et renouvelèrent aussitôt leur serment de demeurer jusqu'à la mort fidèles à Ferdinand VII et à la nation espagnole.

*
**

Sur ces entrefaites, Urien fut remplacé par don Manuel Garayo, capitaine de dragons, officier correct qui, tout en maintenant la plus ferme discipline dans l'escorte, traitait ses prisonniers avec déférence et courtoisie.

Et l'on chevaucha sur la piste de Buenos-Aires.

Le 24 août, l'on traversa Taujon et l'on fit halte à la maison de poste de Barrancas. Le 25 apparurent les grêles silhouettes des

saules qui poussent sur les bords escarpés du Rio Saladillo. Garayo fit camper ses hommes et ses prisonniers autour de la *Esquina de Lobaton*, auberge et lieu fortifié à cent lieues de Buenos-Aires. L'on annonça à Mgr Orellana que, le lendemain, il pourrait dire sa messe à la chapelle de la Cruz Alta. Liniers et ses compagnons décidèrent d'y communier.

Or, le 26, réveillés tôt, les captifs furent tout surpris de voir un nouveau venu : c'était Domingo French, ancien soldat de la Reconquista. Quant à Manuel Garayo, il s'était éclipsé. Que signifiait ce mystère? Loin de voir se justifier l'espoir qu'avait fait naître en leur cœur l'arrivée de French, Liniers et ses amis furent invités par celui-ci à remettre les couteaux qu'on leur avait jusqu'à présent laissés pour leurs repas.

— C'est donc pour aujourd'hui! dit simplement Liniers.

Il pensait à la mort et ne se trompait pas. Rodriguez s'écria :

— Mes compagnons, nous allons comparaître au Tribunal de Dieu.

A huit heures et demie l'on se mit en route et à dix heures l'on arriva à la *Cabeza del Tigre*. Il y avait là le lieutenant-

colonel don Juan Ramon Balcarce (frère de don Antonio), un ami de Liniers.

— Qu'y a-t-il donc, don Juan? demanda celui-ci.

— Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui commande. Je dois vous conduire au *Monte de los Papagayos*.

Ce mont des Perroquets était une petite éminence sommée d'un joli boqueteau d'acacias et de caroubiers. L'on apercevait, au pied des arbres, des uniformes. Il y avait là quarante hussards en ligne, l'arme au pied. Devant eux, Castelli, avocat et membre de la Junte, et le docteur Rodriguez Peña avancèrent de quelques pas.

Le vent jouait à travers les feuillages. Quelqu'un toussa. Castelli se raidit dans une attitude militaire et lut la sentence. Ce fut assez long. Elle se terminait ainsi :

« La Junte suprême du gouvernement des Provinces du Rio de la Plata a décidé que dans les trois heures seront fusillés le général Liniers, le brigadier Concha, le colonel Allende, l'assesseur Rodriguez et le trésorier Moreno. »

L'évêque était grâcié. Mais il protesta pour ses compagnons :

— Comment peut-on les condamner à

mort sans les entendre? Comment peut-on les priver de secours spirituels, comme la sainte communion? Et l'on profane la fête du dimanche!

French l'interrompt :

— Le Padre ne sait pas le sort qui l'attend!

L'évêque, en effet, devait être emprisonné.

Rodriguez s'avança vers Castelli :

— Castelli, est-ce conforme à la Jurisprudence que vous avez étudiée?... Même s'il ne s'agissait pas de notre fidélité à Dieu, au Roi et à la Nation, je me considérerais heureux de mourir pour n'être pas témoin des horreurs que ces débuts annoncent!

Trois heures! Ainsi se terminait l'extraordinaire équipée. Ainsi allait périr Liniers, tué par des révolutionnaires comme tant d'autres des siens, qui, restés en France à l'époque terrible, étaient morts pour leur roi, leur foi, leurs traditions. Certes, il eut préféré périr dans un combat. Toute son existence, il l'avait passée dans les dangers. Il avait affronté les boulets et les balles. C'est ainsi qu'il avait rêvé de vivre. C'est ainsi qu'il avait vécu. Si l'homme peut choisir sa vie, c'est Dieu seul qui choisit sa mort. Dieu avait choisi : il était résigné.

Le temps passait... On avait donné aux captifs de quoi écrire et, sur les feuilles, ils alignaient leurs derniers vœux, leurs dernières pensées. Un seul pleura. Il songeait à sa femme qui était pauvre, à ses enfants qui connaîtraient le dénuement...

Comme il voulait bien se montrer pitoyable, Castelli daigna accorder aux condamnés une heure supplémentaire. Mais tout de même, le moment fixé arriva. Les hussards lièrent les mains de ceux qui allaient mourir. Mgr Orellana les embrassa :

— J'aurais partagé votre sort avec joie si Dieu l'avait voulu, dit-il.

Il était brave et parlait sans forfanterie.

Liniers lui demanda de prendre le rosaire qu'il avait dans ses vêtements et de le lui passer aux doigts. Ceci fait, les soldats s'alignent.

— Je meurs joyeux, déclare le docteur Rodriguez, pour Dieu, pour le Roi, pour la Nation. Je préfère cette ignominie aux grandeurs que m'a offertes le gouvernement intrus. Le Roi et la Nation veilleront sur ma malheureuse famille.

Le trésorier Moreno proclame fermement :

— Au moment de rendre mes comptes à Dieu, je déclare que je tiens pour injuste

la Junte de Buenos-Aires. Je meurs pour la juste cause, et je cite devant le Tribunal de Dieu ceux qui sont cause de ma mort.

Et d'une voix forte, Liniers s'écrie :

— Nous sommes entre les mains de la force. Il est plus glorieux pour nous de mourir que de souscrire aux volontés de la Junte. Nous mourons pour défendre les droits de notre roi et de notre patrie, et notre honneur nous met au tombeau.

La Concha et Allende se taisent et prient.

Liniers et Allende se sont confessés à l'évêque, les trois autres au Père Jimenez, qui spontanément avait accompagné les captifs depuis Cordoba. Ils confient au prélat et au Père les derniers messages pour leurs familles. La Concha qui a les poignets horriblement serrés, et souffre beaucoup, demande qu'on desserre un peu les liens. L'officier refuse.

Une dernière fois, l'évêque proteste. Castelli lui ordonne de s'écarter. C'est de loin que Mgr Orellana, tombé à genoux, récite les prières des agonisants :

De profundis clamavi ad te, Domine...

Il est deux heures et demie. Castelli commande d'en finir. Les soldats bandent les yeux des prisonniers. Mais Liniers refuse :

— Je n'ai jamais craint la mort, à plus forte raison aujourd'hui, quand je meurs pour ma fidélité à la Nation et au Roi!

Liniers baise le rosaire, et les yeux fixés sur les soldats s'écrie :

— *Ya estoy, muchachos!*

Les fusils sont en joue, les canons à toucher les cœurs.

L'épée de Balcarce s'élève.

— Feu!

Le tonnerre a ébranlé le bois. Mais sans doute les fusils tremblaient. Il faut une deuxième décharge. Un seul corps bouge encore : celui de Liniers. Les hommes de cette trempe ont la vie dure. Le colonel French a été aide de camp du héros. Il n'en a reçu que des bienfaits. Il lui doit tout. Haine ou pitié — qui peut le dire? — il marche vers son ancien chef, le pistolet à la main. Froidement il appuie le canon sur le front et donne le coup de grâce.

— *Requiescat in pace!...*

Epilogue

Les vainqueurs n'étaient pas de ceux qui respectent les cadavres de leurs victimes. Castelli, représentant de la Junte, fit empiler, immédiatement, dans un chariot les dépouilles sanglantes de ses adversaires. Le chariot fut conduit devant l'église de la Cruz Alta. L'on appela le curé. C'était un religieux de la Merci qui ne comprenait rien aux choses de la politique — peut-être parce qu'elles n'ont guère de rapport avec celles du ciel. Il voulut procéder à une cérémonie mais on ne lui en laissa pas le temps. Déjà les hussards du régiment de Puyrredon avaient creusé un trou profond, car ils étaient impatients de rejoindre leurs camarades qui rentraient à Buenos-Aires. Quelques pelletées

de terre par-dessus les cinq corps, et le grand silence de la plaine immobile se referma au-dessus de la fosse. Le curé, le lendemain, aidé de son sacristain nègre et d'une servante, exhuma les morts. Cinq tombes furent préparées et cinq frustes croix taillées. Le prêtre fit à Liniers et à ses compagnons des obsèques chrétiennes. Il avait tenu la cérémonie secrète car il redoutait avec juste raison les partisans de l'Indépendance, tyranneaux de village aussi dangereux pour le moins que ceux des grandes villes. Même il n'inscrivit pas sur les croix le nom des morts. Il se contenta d'en graver sur chacune les lettres initiales.

La Junte de Buenos-Aires interdit de célébrer des offices funèbres pour les condamnés. On voulait effacer jusqu'à leur mémoire. Le géographe et historien Torrente dira : « L'influence de Liniers était telle et la renommée de ses prouesses et de ses vertus si générale, si respectée, que les membres du gouvernement craignirent le mauvais effet qu'allait produire dans le public la connaissance de son cruel sacrifice. Ils s'efforcèrent d'en cacher la nouvelle et interdirent tout service mortuaire afin d'empêcher qu'un autre Marc-Antoine ne soulevât les foules

avec le vêtement de ce César américain. » Et l'amiral Jurien de La Gravière dans ses *Souvenirs* : « Sa mort fut un deuil général car jamais homme ne fut plus populaire, ni plus estimé que le vainqueur de Buenos-Aires. Mais à quoi sert l'amour du peuple? qui cet amour a-t-il jamais sauvé? »

Il s'en fallut de bien peu que l'enseigne de vaisseau Louis de Liniers, fils de l'ex-vice-roi, ne fut, lui aussi, exécuté. Il resta, trois mois durant, les fers aux pieds, dans un cachot de la capitale.

Le chanoine don Gregorio Funes eut la récompense de sa forfaiture en recevant irrégulièrement l'investiture au trône pontifical de Cordoba laissé vacant par l'exil forcé de Mgr Orellana.

*
**

Quatre ans plus tard à peine, Ferdinand VII remonta sur le trône d'Espagne. Il voulut rendre de solennels honneurs posthumes à Liniers, à celui qui avait tout tenté pour lui conserver la vice-royauté de la Plata. Il ordonna, en 1817, que le mot Loyauté (*Lealtad*) serait substitué à celui

de Buenos-Aires pour être porté avec le titre de comte par les descendants du vice-roi. On connaît la coutume espagnole de cette sorte de titres de noblesse : duc de la Victoire, prince de la Paix...

Depuis lors, la famille de Liniers demanda la restitution du titre primitif de comte de Buenos-Aires, et la reconnaissance du droit de faire accompagner son blason des images des quatre drapeaux pris aux Anglais en 1806. La chancellerie de la reine Isabelle accorda cette faveur à Jacques-Alexandre de Liniers, petit-fils du vice-roi.

Les corps de Liniers et de La Concha, ensevelis à la Croix-Haute, furent exhumés en 1861 sur l'ordre du président de la République Argentine et transportés à Parana, chef-lieu de la confédération. A la demande du gouvernement espagnol ils furent remis à son représentant à Buenos-Aires, et embarqués sur le brick de guerre *Gravina* qui arriva à Cadix en juin 1862. Un cérémonial spécial avait été ordonné par la reine Isabelle II. Le *Gravina* tira onze coups de canon. Un bataillon du régiment de Gérone, les élèves de l'école de Marine, cent cinquante marins, un général attendaient à l'extrémité du môle. Un char drapé de noir et

d'or, éclairé par douze flambeaux, suivi de toutes les autorités de Cadix et d'une foule immense, transporta au milieu des décharges de mousqueterie et d'artillerie les corps au Panthéon.

C'est là qu'ils reposent encore. C'est là que nous nous sommes recueillis, évoquant la glorieuse figure de celui qui symbolise la plus belle vertu qui soit au monde : la Loyauté.

Principaux documents consultés et Bibliographie

Archives et collections du Comte de Liniers de Buenos-Ayres. Il s'y trouve notamment les états de service de Liniers, sa correspondance, la minute de son mémoire au roi d'Espagne, du 10 juillet 1809, une très précieuse relation manuscrite ainsi intitulée :

Relacion de los ultimos hechos y fin heroica del Général Liniers (manuscrit de 30 pages, daté de Montevideo, 15 janvier 1812) (1).

Les principales sources anglaises sont, au Public Record Office : parmi les documents de l'Amirauté, les procès verbaux de cours martiales (Ad. 1/5878, Sir H. Popham); parmi les dossiers du War Office, de nombreuses pièces relatives à l'expédition de Buenos-Aires et aux cours martiales sous les cotes W.O

(1) Les auteurs tiennent particulièrement à remercier le comte de Liniers de Buenos-Ayres, arrière-petit-fils du « Reconquistador », de l'aide qu'il leur a apportée en leur ouvrant très libéralement ses archives, ses collections et sa bibliothèque.

1/161, 1/162, 1/342, 1/633, 1/634, 1/636, 3/44, 6/3; parmi les papiers du Foreign Office, des correspondances relatives aux affaires d'Espagne (notamment F.O. 72/81).

Les sources espagnoles et argentines ont été surtout utilisées dans les ouvrages de P. Groussac, qu'énumère la bibliographie ci-après.

*
**

The Annual Register or a View of History, Politics and Literature for the year 1806. Londres, 1808.
— *The Annual Register ... for the year 1807.* Londres, 1809.

DON FÉLIX DE AZARA. *Voyages dans l'Amérique méridionale depuis 1781 jusqu'à 1801...*, publié d'après le manuscrit de l'auteur avec une notice sur sa vie et ses écrits par C. A. Walckenaer, enrichies de notes par G. Cuvier. — Paris, 1890, 4 vol. et atlas de planches.

HUGO D. BARBAGELATA. *Jacques de Liniers et la Reconquista de Buenos-Aires.* — Paris, s. d.

FRANCISCO BAUZA. *Historia de la dominacion española en el Uruguay.* — Montevideo, 1895, 3 vol.

R. CANNON. *Historical record of the seventy-first regiment, highland light infantry (1777-1852).* — Londres, 1852.

- Emile DAIRÉAUX. *La Colonie française de Buenos-Aires*. Dans *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1884.
- Mario Falcao ESPALTER. *Entre dos siglos*. Montevideo, 1926.
- Santiago ESTRADA. *Discursos de Santiago Estrada...*, precedidos de una introduccion de D. Santiago de Liniers. Barcelone, 1889.
- Santiago ESTRADA. *Estudios biograficos... con un prologo de D. Valentin Gómez*. — Barcelone, 1889 (p. 3 à 59, Liniers).
- César FAMIN, *Chili, Paraguay, Uruguay, Buenos-Ayres...* — Paris, 1840, 4 part. en 1 vol. (*Univers pittoresque*, t. III)
- H. FILLEAU, H. BEAUCHET-FILLEAU et Ch. de CHERGÉ. *Dictionnaire historique, biographique et généalogique des familles de l'ancien Poitou*. — Poitiers, 1840-1854, 2 vol.
- Gregorio FUNES. *Essayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Aires y Tucuman escrita por el doctor D. Gregorio Funes, dean de la Santa iglesia catedral de Cordova*. — Buenos-Ayres, 1816-1817, 3 vol.
- Gregorio FUNES. *Historia de las provincias unidas del Rio de la Plata 1816 à 1818, por el dean Funes, continuada hasta el fusiliamento del gobernador Dorrego en 1828 por A. Zimay*. — Buenos-Ayres, 1875.
- Ignacio GARZON, *Crónica de Cordoba*. — Cordoba, 1898.

- Alexander GILLESPIE. *Gleanings and Remarks : collected during many months of residence at Buenos-Ayres, and within the Upper Country; with a prefatory account of the expedition from England...* — Leeds, 1818.
- Paul GROUSSAC. Dans *Annales de la Biblioteca, publicacion de documentos relativos al Rio de la Plata* (Buenos-Ayres, 1897 et suiv.) passim.
- Paul GROUSSAC. *Santiago de Liniers, conde de Buenos-Aires (1753-1810)*. — Buenos-Ayres, 1907.
- Paul GROUSSAC. *Un Français vice-roi de la Plata. Jacques de Liniers, comte de Buenos-Ayres*. Dans *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1912.
- Amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. *Souvenirs d'un Amiral*. — Paris, 1860, 2 vol.
- Vicente Fidel LOPEZ. *Historia de la Republica Argentina, Su origen, su revolucion y su desarrollo politico hasta 1852*. — Buenos-Aires, 1911, 10 vol.
- G. MAROUBY. *Jacques de Liniers*. Dans *Les Contemporains*. — 7 fév. 1909.
- G. MAROUBY. *Jacques de Liniers, 1753-1810*. — Niort, 1909.
- Jean MAWE. *Voyages dans l'intérieur du Brésil, contenant aussi un voyage au Rio de la Plata*. — Paris, 1816.
- Bartolome MITRE. *Parentesis historicos. Asalto de Buenos Aires por los Ingleses en 1807*. — Dans *La Nacion*, mai 1897.

Bartolome MITRE. *Historia de Belgrano y de la independencia argentina*. — Buenos-Ayres, 1887.

Michael G. MULHALL. *The English in South America*. — Londres, 1878.

Municipalidad de la capital. Republica Argentina. Trofeos de la Reconquista de la Ciudad de Buenos-Aires en el ano 1806. — Buenos-Aires, 1882.

Jose P. OTERO. *La révolution argentine, 1810-1816*. — Paris, 1917.

Jules RICHARD. *Biographie de Jacques de Liniers, chevalier de Malte, comte de Buenos-Ayres, vice-roi de la Plata, 1753-1810*. Dans *Mémoires de la Soc. de statistique, sciences et arts du dép. des Deux-Sèvres, 2^e série, T. VI* (1886).

J. P. et W. P. ROBERTSON. *Letters on South America; comprising travels on the banks of the Parana and Rio de la Plata*. — Londres, 1843, 3 vol.

Marquis de SASSENAY. *Napoléon I^{er} et la fondation de la république argentine, Jacques de Liniers, comte de Buenos-Ayres, vice-roi de la Plata, et le marquis de Sassenay (1808-1810)*. — Paris, 1892.

Jean TEINCEY. *Le centenaire d'une mort tragique. Un gentilhomme français vice-roi de la Plata, Jacques de Liniers*. Dans *Le Correspondant*, 10 août 1910.

Mariano de VIEDA Y MITRE. *El dean Funes en la historia argentina*. — Buenos-Aires, 1910.

Le comte de Liniers est le trisaïeul de Pagan

Table des Matières

Au Lecteur	5
Prologue.	7
I. — Buenos-Aires.	19
II. — Prise de Buenos-Aires.	41
III. — Délivrance	51
IV. — Le Retour des Anglais.	67
V. — Le Reconquistador	85
VI. — La Tort d'être Français.	91
VII. — Montevideo contre Buenos-Aires.	107
VIII. — La Révolte	119
IX. — Le Comte de Buenos-Aires.	127
X. — Alta Gracia	135
XI. — Partir.	143
XII. — L'Evènement.	146
XIII. — Révolution!.	150
XIV. — L'Héroïsme désespéré	162
XV. — Le Calvaire	174
Épilogue.	186
Principaux documents consultés et bibliographie.	191

ACHEVÉ D'IMPRIMER
E N M A I 1 9 3 7
P A R L E S
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
117, RUE DES POISSONNIERS
P A R I S



Collection dirigée par
J. LUCAS-DUBRETON

DÉJÀ PARUS :

J. LUCAS-DUBRETON : **LA GRANDE PEUR DE 1832.**
(Le choléra et l'émeute)

Stephen GRAHAM : **SARAJEVO, LE CRIME DE LA**
St-VITUS

traduit de l'anglais par Arnold Van Gennep

Armand PRAVIEL : **L'INCROYABLE ODYSSEE DE**
MARTIN GUERRE

Jacques PEUCHET : **LES SECRETS DE LA POLICE**
(De Louis XIV à Louis-Philippe)

G^{al} Rafaël de NOGALÈS : **MÉMOIRES D'UN SOLDAT**
DE FORTUNE

traduit de l'anglais par Jean Eyse

Jean MOURA et Paul LOUVET : **S'-GERMAIN,**
LE ROSE-CROIX IMMORTEL

Lyle SAXON : **LAFITTE LE PIRATE**

Henry LE MARQUAND : **GRANDEUR ET MISÈRE DE**
L'OLONNOIS FLIBUSTIER

Abel CHEVALLEY : **LA BÊTE DU GÉVAUDAN**

Dr Henry MEIGE : **GAUFRIDY**

A PARAÎTRE :

AURIANT : **LES AVENTURES DU CHEVALIER**
DE LASCARIS

Pierre MAC ORLAN : **HERMANN LE BOUCHER**

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES 1^{re} série

Petit format à 9 fr.

DOMELA, par lui-même.

EDEN DU PACIFIQUE, par J. LUCAS-DUBRETON.

LE MYSTÈRE DU CHEVALIER D'ÉON, par
Jean MOURA et Paul LOUVET.

LES PROCÈS DU COMTE DE MORANGIÈS,
par Marc CHASSAIGNE.